LA MOUVANCE AUTONOME EN FRANCE DE 1976 A 1984

>> ENTRETIENS



Entretiens réalisés dans le cadre d'un mémoire universitaire sur la mouvance autonome en France entre 1976 et 1984 par Sébastien Schifres en 2004.

Deux autres brochures sont disponibles :

> La mouvance autonome en France entre 1976 et 1984.
> Chronologie de la mouvance autonome (1968-1986), liste des squats parisiens (1976 - 1984),...

http://sebastien.schifres.free.fr

Comme aujourd'hui…

Non, plus qu'aujourd'hui : il y avait des étrangers, il y avait des passages tout le temps, des fois il y en avait qui venaient de province…

notes :

(1) Violent
(2) Voir « *Lucio l' irréductible* », Bernard Thomas, FLAMMARION 2000
(3) Section Carrément Anti Le Pen

ENTRETIEN AVEC BRUNO

(pseudonyme, 16/04/2002)

Bruno est arrivé dans la mouvance autonome fin 1978, au moment où celle-ci va s'écrouler. Il est alors âgé de 14 ans et vit chez ses parents en banlieue parisienne. Son père est lui-même un communiste d'extrême gauche. Bruno, lui, se définit à ce moment là comme un autonome inorganisé. Bruno est donc bien représentatif de cette seconde génération d'autonomes, celle des années 80. Il participe activement en mai 1980 à l'organisation des émeutes qui se déroulent autour de l'université de Jussieu. Il est aussi présent à Chooz, dans les Ardennes, en 1982. Son témoignage est particulièrement intéressant pour sa description du mode vie des squatters du 20e arrondissement de Paris.

BRUNO : Dans la fin des années 70, il y a une politisation générale. Dans tous les lycées, il y a des comités de lutte, il y a des grèves, tout le temps : même les gens qui ne veulent pas s'impliquer se retrouvent impliquer là-dedans. Il y a un niveau de politisation bien plus fort que maintenant. Quand je suis arrivé au lycée, quinze jours après, c'était la grève : on se mettait pas en grève pour des gommes et des crayons.

Est-ce que c'est le fait que tous les lycéens se mettent en grève et que tu suis les autres qui t'as poussé à faire de la politique ?

Moi, c'est particulier, j'ai toujours fait de la politique, même quand j'avais huit ans.

Est-ce que c'est lié à tes parents ?

Ouais, je pense… C'est un truc de l'époque : toute la mystique sur 68 : la barricade, la baston, l'émeute ! Quand j'ai commencé à faire de la politique, j'avais douze-treize ans, c'était aux Jeunesses Communistes.

Pourtant, tu ne l'as pas marqué cela, sur le questionnaire ?

Parce que c'est pas intéressant : j'ai jamais milité, c'est rien. Pour moi, au départ, c'est un truc de purs fantasmes. C'est surtout l'incohérence des autres : il y avait le même discours révolutionnaire de partout : « flics-salops, CRS-SS… » On parle de révolution et quand les flics sont là, on s'assoit par terre ! C'est incohérent, c'est absurde : « CRS-SS », on fout la main dans la gueule, c'est plus logique, non ? A l'époque, il y avait une ébullition : comme par exemple le FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) : des gens comme ça étaient très drôles : c'était un truc de la mouvance autonome, c'était pas un truc de gauchistes !

Pourtant, Daniel Guérin était membre du FHAR…

De toute façon, moi j'étais jeune : on allait dans les trucs, on cherchait pas à comprendre. Dans la baston, ils faisaient des trucs rigolos : ils chargeaient des flics avec des confettis, avec des casques et des cagoules. Il y avait des manifs tout le temps : je faisais une baston par semaine : affrontements avec les flics toutes les semaines. Quand j'étais môme, c'était mon activité : tous les mercredis, tous les samedis.

Est-ce que tu as participé à la manifestation du 23 mars 1979 ?

Oui et non. Le 23 mars, on s'était mis en grève avec le lycée, on était parti en cortège à la manif du lycée. On était parti à pas nombreux : à 70, avec les copains du lycée : les Jeunesses Communistes, même les mecs de LO… Tout le monde était parti pour aller à la baston : tout le monde allaient rejoindre les rangs des autonomes. Les mecs de ma cité, c'était des blousons noirs, ils y sont allés. Tout le monde y est allé à cette manif. Et nous, on arrive avec notre drapeau noir, comme des imbéciles : on a fait 50 mètres, on s'est fait lynché par le Service d'Ordre, par les dockers : on s'est fait éclater la gueule direct par le SO de la CGT : on est rentré chez papa et maman… Ils voyaient un drapeau noir, ils t'éclataient la gueule. De toute façon, on s'est plus battu avec le PC ou l'OCI qu'avec les flics.

Est-ce que ton père était membre du PCF ?

Non.

A quelle organisation appartenait-il ?

Il était rien… syndicaliste-gauchiste…

Lorsque tu es arrivé dans la mouvance, est-ce que les Assemblées Générales des Groupes Autonomes se tenaient encore à l'université de Jussieu ?

En 79, nous, le groupe qu'on était, c'était le groupe des habitués de manifs : on était des mômes et on allait à toutes les manifs : on se connaissait pas, on venait de partout : trois-quatre copains, des fois cinq-six, des fois dix, et on retrouvait plein de gens comme nous : assez jeunes, des lycéens ou zonards, ou lycéens et zonards, des collectifs de mineurs en lutte des mineurs-fugueurs qui occupaient à l'époque des salles à la fac de Vincennes pour dormir... On se retrouvait sans se connaître : à la fin, on se connaissait très bien de vue, on avait des surnoms, mais on se connaissait pas. Et on était 100-200 personnes comme ça : les inorganisés, c'était nous. On était des gamins : notre spécialité, c'était le pillage de boulangeries : on rentrait dans une boulangerie, on jetait les gâteaux. Des fois, on cassait la vitrine d'abord, ce qui faisait que les gâteaux étaient pleins de bouts de verre, c'était pas très malin… Les autres autonomes nous appelaient les pilleurs de boulangerie. On était des fous furieux. Mais, pour nous, on faisait la révolution : des mômes assez barjots : des cocktails Molotov, des petits explosifs qu'on jetait sur les fins de manif… On faisait la révolution, on était prêts à mourir : des vrais barjots… assez inconscients… Moi, tout le temps quand j'allais dans les manifs, je partais à la manif avec un sac de barres avec trente barres de fer, ou avec dix casques. Il y avait plein de gens qui faisaient comme ça. Il y avait toujours cinq ou six personnes qui ramenaient du matos comme ça : ils distribuaient et puis ça y allait. Mais des fois, dans les manifs il ne se passait rien : on y allait pour n'importe quelle manif. Mais je pense qu'on était vraiment dangereux : c'est bizarre qu'il n'y ait pas eu plus de blessés !

Que se passe-t-il autour de l'université de Jussieu en 1980 ? Est-ce qu'il y a un mouvement étudiant ?

Oui, il y a un mouvement étudiant mais nous on est pas tellement au courant du mouvement étudiant. On est tout le temps dans toutes les manifs : à l'époque dans Libération il y a la rubrique Agitprop où il y a la liste de toutes les manifs : on regarde dans Libération et on sait pour quelle manif on va tous se retrouver là : on nous dit, il y a un rendez-vous à Jussieu à 18H00, on y va. On est 50-70. Il y a des autonomes-des vrais (parce que nous on est des faux), c'est à dire des gens de Camarades… Il y avait des espèces de regroupements de collectifs qui étaient concurrents et qui pouvaient pas se sentir… Il y avait ce que nous on appelait l'autonomie organisée C'est autonome dans le sens où c'est pas affilié à un parti politique directement, mais l'Autonomie ça veut pas dire ça ! L'Autonomie ça voulait dire vraiment se situer en dehors du champ politique, du jeu de la représentation politique, de la façon de poser les problèmes, etc.… Le SCALP, rien que dans leur nom, ils appartiennent au champ politique puisqu'ils se définissent comme un anti-homme politique. Nous on a jamais fait ça : on était contre tous les hommes politiques !

Est-ce que les gens qui ont fait l'attentat contre Le Pen en 1984 étaient des autonomes ?

J'en sais rien.

D'après toi, ce sont donc deux choses différentes…

Ah oui, vraiment !

Je me demandais si le SCALP n'était pas né de l'Autonomie…

Ben, je sais pas, en tous cas, c'est comme si on disait qu'Action Directe avait pris ses racines ou avait recruté dans ce milieu-là, ce qui est un peu vrai…

Est-ce qu'on peut dire que la création du SCALP correspond à un tournant de l'Autonomie ?

Ah non ! C'est un tournant pour d'autres trucs : c'est un tournant pour des gauchistes, pour des anarchistes. Ce ne sont pas des gens qui viennent de l'Autonomie. Le problème des totos, c'est qu'ils ont disparu ! Ils ont réellement disparu : beaucoup sont morts ! Ils sont morts ou ont disparu ! C'est-à-dire que pour la plupart, ils n'ont pas accepté ensuite de se remettre dans d'autres formes d'organisations comme le SCALP, comme la CNT, comme No Pasaran, ou des trucs antifachos… Non, franchement, les totos étaient antipolitiques et vraiment anti-gauche ! Anti-droite évidemment, mais il était pas question de focaliser sur quoi que ce soit qui appartienne à la représentation politique ! Ah non ! Et nos vies, elles allaient avec ça ! Nos vies, elles étaient comme ça ! Vraiment ! En plus, autonome, ça avait du bon, et puis aussi des fois du mauvais, mais en tout cas c'était vraiment une manière de vivre aussi, c'est sûr !

Est-ce que tu as déjà habité dans un squat ?

Ah oui bien sûr, quand j'étais môme, à ce moment là j'étais pas vieux… Mais le truc c'était pas forcément d'y habiter d'ailleurs (parce qu'il y avait plein de gens qui n'habitaient pas là, ou qui traînaient là, à gauche-à droite…), c'était de vivre dans ce rythme là, de vivre en chourant, de vivre à plusieurs…

Est-ce qu'on peut dire que c'était un peu des bandes de copains ?

Oui, c'était des bandes, pas forcément de copains, mais des bandes oui. T'étais pas forcément copain avec tout le monde… C'est la différence aussi avec maintenant : moins copains…

De toute façon, les squats ne duraient qu'un an en général ?

Oui, ça durait pas longtemps. Mais il y avait du monde qui passait tout le temps ! Mais le truc c'est que c'était des endroits où il y avait toujours des réunions : ça dépend quand, des fois tu dormais là…

Bien sûr que c'est un mythe ! Bien sûr que tout le monde n'a pas envie de braquer des banques !

Tu dis cependant qu'il y avait beaucoup d'arnaques avec les banques…

A différents niveaux, des faux chéquiers, différentes combines plus ou moins grosses…

C'était donc des petites combines individuelles…

Non, c'était pas individuel puisqu'en général c'était un petit peu à plusieurs quand même… Il y avait des techniques qui s'échangeaient de partout pour faire des machins, des papiers, des trucs, etc.…

Est-ce qu'il y avait des gens qui fabriquaient de la fausse monnaie ?

Non, pas de la fausse monnaie, sauf les travellers, mais des faux papiers énormément, des chéquiers refaits énormément… Et puis il y avait des échanges de savoir là-dessus… Il y avait plus d'argent qu'aujourd'hui, les gens étaient plus riches, il y avait plus de partages de trucs et tout, il y avait une transmission de savoirs, plein de choses qui se faisaient… C'est-à-dire que les plus vieux qui savaient par exemple faire tous les papiers avec des techniques précises, ils les apprenaient. Il y avait plus d'avocats à l'intérieur d'un système, c'est important quand même : il y avait pleins d'avocats bénévoles qui s'occupaient d'affaires politiques et qui sont devenus aujourd'hui des gros avocats. Dans la mouvance, il y avait aussi par exemple Patrick Conti et ses potes, encore aujourd'hui en cavale (depuis 25 ans) : tous ces gens là qui étaient partis à la campagne. Ils étaient pour le refuge à la campagne.

Comme les maoïstes ?

Oui, à la mao : de toute façon, il y avait vachement de ça !

C'est un peu ce qu'a fait Action Directe plus tard : ils se sont installés à la campagne…

Ils étaient *cachés* à la campagne… Ceux de l'Ardèche, eux, ils étaient pas cachés, ils continuaient à s'équiper, ils écrivaient, ils diffusaient des tracts, ils diffusaient des journaux…

En 1984, il y a la création du SCALP (3). Est-ce que ça t'a marqué ?

Moi c'est un truc dont je me suis toujours méfié. Ca me faisait chier autant de focaliser sur le mythe Le Pen que sur le contre-mythe Le Pen : pour moi, c'était vraiment faire de la politique ça, c'était vraiment faire croire à un danger focalisé. Nous, ça fait des années qu'on a essayé de dire qu'une des meilleures armes de la démocratie c'est de fabriquer des diables, comme la religion, pour faire peur avec des images, et que Le Pen en était une. Et donc, moi et puis plein d'autres, on comprenait pas vraiment : pour nous ils faisaient le jeu des socialistes.

D'après toi, le SCALP, même au début, n'est pas un groupe autonome ?

Ah non !

D'après toi, le SCALP n'a jamais été un groupe autonome ?

autour de Camarades qui était plus Marxiste-Léniniste, il y avait l'autonomie désirante qui changeait de nom tout le temps mais qui s'appelait à l'époque « Eventail contingent » : une espèce de revue de compilation… C'était des espèces de coordinations autonomes mais il n'y avait pas UNE coordination autonome, il y en avait deux ou trois, par tendance. C'était encore plus compliqué que ça parce qu'il y avait des magouilles internes entre les différents collectifs. Il y avait deux ou trois tendances de l'autonomie. L'autonomie organisée (pour le parti, autour de Camarades), l'autonomie désirante (plus spontanéiste)…

Est-ce que ces gens sont déjà des squatters à cette époque-là ?

J'en sais rien. On avait des relations avec les gens où tu les vois que pour faire des trucs précis : tu sais pas qui c'est, tu sais pas ce qu'ils font, ça te regarde pas. Enfin, avec notre mode de fonctionnement à nous : nous, les mômes, on fonctionnait comme ça. Je pense que des gens un peu plus sérieux ne fonctionnaient pas comme ça. Nous, on était pas sérieux. On s'en foutait de tout : baston, baston… Mais même nous on fonctionnait avec des coordinations éphémères comme ça : trouver des modes de fonctionnement qui font que les gens se coordonnent, qu'on va avoir les capacités à faire des choses mais on cherchait pas d'accords politiques : on cherchait les accords pratiques. Il n'y avait pas d'accords politiques où on va discuter de ceci, de ça… C'était une optique assez militariste : pas militaire du tout, mais centrée sur l'efficacité des actes.

A propos de militarisme, comment étaient perçus les attentats d'Action Directe par cette mouvance ?

Jusqu'en 1981, il y avait entre 300 et 400 attentats par an en France : tout le monde faisait des attentats.

Est-ce que cela passait inaperçu ?

Non : Action Directe, c'était un groupe autonome parmi d'autres, qui était le plus militariste. Il y avait des critiques du militarisme mais nous on parlait pas de ça : le débat c'était les Brigades Rouges. Il y avait là réellement une grosse organisation. Tout le monde faisait des attentats. Le point de vue justement du mouvement autonome, c'était la propagande par le fait et la guérilla diffuse. Action Directe était dans la logique de la guérilla diffuse. D'ailleurs AD se disait n'être qu'un sigle que tout le monde pouvait reprendre : ce n'était pas une organisation qui se disait avant-gardiste. Ils ne se sont jamais présentés comme ça…avant 1982. Mais tout le monde faisait des attentats. Sinon, t'étais pas un autonome. Etre autonome, c'était aller foutre un cocktail Molotov dans l'agence intérim du coin, ou l'agence immobilière… Ca voulait dire ça. Ou n'importe quoi : au lycée, être autonome, c'est faire du sabotage, bloquer les serrures… Il y a vraiment la culture du sabotage. C'était la grosse différence entre les autonomes et les autres. C'était un truc très axé sur la violence, sur la fin. Avant non, puisque je me rappelle des premières manifs que j'ai vu fin 78-début 79 : il y avait le mouvement autonome antinucléaire qui n'était pas forcément violent, le mouvement autonome féministe, le mouvement autonome homosexuel, un mouvement autonome dont les critères n'étaient pas la violence. Après, autonome ça voulait dire violent. Après c'est devenu comme ça.

Les gens plus âgés que j'ai interrogé m'ont dit : « ***Après le 23 mars 1979, l'Autonomie c'est fini, il n'y a plus rien, c'est la répression, ça s'arrête là.*** **» Ce qui est intéressant en ce qui te concerne, c'est que tu arrives à ce moment-là…**

Oui, j'ai bien conscience d'avoir vécu la fin, quand ça s'écroulait : c'était plus un mouvement. Il y avait des groupuscules autonomes, une pratique qui survivait : même pas une pratique : une espèce de culture. Une culture de la violence systématique. Et ce n'est pas une critique : je pense que la violence systématique est plutôt une bonne chose. Ca sert à rien de défiler dans la rue. En plus, ce n'est pas de la violence systématique : c'est cette non-croyance en la démocratie. C'était évident qu'être autonome c'était aussi ne pas croire en la démocratie, ne

pas croire que le fait de défiler dans la rue et de dire « Non, non, non ! » ça va changer quoi que ce soit. Parce que l'Etat n'est pas là pour dire : « Ah, ils sont mécontents, on va leur donner ce qu'ils veulent. » C'est un rapport de forces. Mais ça je pense que c'était un truc assez clair pour tout le monde, même pour les gauchistes. C'est pour ça qu'ils étaient pas conséquents. La violence, c'était une évidence. Ca l'est toujours d'ailleurs. Il n'y a rien d'autre en dehors du rapport de forces. Les actions non-violentes étaient des choix tactiques assez rares. Et la forme de non-violence qu'on avait à l'époque c'était quelque chose qui aujourd'hui ne passerait peut-être pas pour de la non-violence : c'était des sabotages cools ou des manifs non-violentes comme celles du FHAR où on était avec des casques et des cagoules et où on chargeait les flics en leur jetant des confettis dans la gueule… ce qui leur faisait dix fois plus peur ! D'ailleurs, ils ont reflué, ils ont vraiment paniqué ! Mais c'était encore la fin des années 70 : nous on avait pas compris ça mais c'est à dire que les gens quand ils faisaient de la politique, ils avaient une volonté de faire la révolution : tu faisais pas de la politique pour montrer des désaccords ou quoi que ce soit, on était encore dans une logique révolutionnaire. Moi, je pensais que je faisais la révolution. Je pense que les gens, tout ce qu'ils faisaient, et même les gauchistes, même le PC, même le mec de base du PC, ils pensaient qu'ils allaient faire la révolution.

Que c'était proche ?

Pas forcément que c'était immédiatement proche mais qu'en tout cas, à moyen terme, il y avait des possibilités de renverser le système, de changer le système.

A cette époque-là, est-ce que tu pensais que tu allais vivre la révolution ?

J'en étais sûre et certain ! C'est même pas que je pensais que j'allais la vivre, je pensais que je la faisais ! C'est pour ça en plus : avec le recul, c'est un truc assez difficile à comprendre…

Pourtant, aujourd'hui, c'est quelque chose de totalement incompréhensible !

Mais c'est la fin des années 70 ! Il y avait des grèves ouvrières, la marche des sidérurgistes : les sidérurgistes, tous les jours ils tiraient sur les flics avec des armes à feu ! Ils avaient incendié les locaux de la CGT, ils étaient des dizaines de milliers ! Il y avait des luttes antinucléaires à Plogoff… Je sais pas, on était peut-être à côté de la plaque… Mais c'était encore l'après-68, c'est à dire la fin de l'après-68… T'avais un journal comme Libération : c'était un journal révolutionnaire… jusqu'en 79…

Pourtant, il y a une rupture assez claire quand les autonomes occupent le siège de Libération en 1977…

Quand les autonomes occupent Libé en 77, ils occupent Libé parce que c'est le journal du mouvement, parce que c'est le journal de l'Agence de presse Libération, qui est écrit par ses lecteurs, par des gens en lutte partout en France : c'est des ouvriers en lutte qui écrivent les articles…

Justement, la réponse de la direction de Libération est assez claire : ils s'étonnent qu'il y ait encore des gauchistes !

Oui mais Libé, c'est le journal révolutionnaire quotidien dans les kiosques ! Il y a des comités de lutte… Moi, j'arrive au lycée, il y a un comité de lutte, des panneaux d'affichage où l'administration n'a pas le droit de toucher aux affiches que tu mets parce que c'est ton droit et que tu mets ce que tu veux, t'affiches ce que tu veux… La manif du 23 mars, c'est des dizaines de milliers de personnes qui mettent Paris à feu et à sang, les sidérurgistes et les autonomes coude à coude, c'est l'attaque du siège du PC, de l'Humanité, des barricades de dix heures du matin

Des négationnistes ?

Oui.

Est-ce des négationnistes sont présents dans la mouvance autonome ?

Quelques-uns pendant un moment !

Est-ce que ces négationnistes sont aussi présents dans les squats ?

Parfois oui, dans les squats, dans les journaux. Le gros slogan de l'époque, de toute façon, c'était : « *Ne travaillez jamais* », « *Rejoignez l'armée du crime* »… Il y a eu aussi tous les coups financiers : le braquage de Condé-Sur-Escaut vers 1979 : c'était un mélange de plein de groupes : italiens, français, espagnols, qui ont fait un énorme gros braquage et ont attaqué la paye à Condé-sur-Escaut, dans le Nord. Il y a eu beaucoup d'American Express, qui a été un énorme coup aussi : c'était simple, c'était une contrefaçon de traveller's chèques : parfaite !

Fais-tu allusion à l'opération organisée par Lucio Uturbia (2) ?

Oui, lui c'est un basque.

Pourtant, Lucio Uturbia n'est pas vraiment un autonome…

Il était plus vieux que tout ça de toute façon ! Mais lui c'est un espagnol, il vient de la tradition espagnole, un anarchiste ça c'est sûr !

Il appartient à une autre génération…

C'est une autre génération, il est plus vieux, mais il y a des plus jeunes qui ont participé à ce qu'il faisait, l'argent a servi quand même à plus de gens qu'à eux-mêmes, etc.… Pas mal de gens en ont profité !

A quoi servait cet argent ?

A payer des journaux, à payer le fait de ne pas travailler, à payer plein de trucs, des voyages… De toute façon, il y a toujours eu des plans fric dans toutes ces histoires là… Beaucoup faisaient ça.

Est-ce que tous les autonomes faisaient des hold-up ?

Tout le monde n'allait pas armé dans une banque prendre de l'argent, il y avait aussi des escrocs.

Entre « *arnaquer* » et « *braquer* » les banques, c'est une nuance importante !

Tu m'étonnes !

C'est donc bien un mythe ?

Tout le monde y allait pour la baston, eux aussi ils étaient là pour la baston, c'est ça le truc ! Surtout eux ils étaient là pour la baston, ils savaient très bien que c'était ça le rapport de forces ! Et là-dessus, c'est eux qui nous ont montré ! Moi j'ai l'impression que nous on apprenait ! Même quand ils venaient à Paris, on apprenait : on était verts ! On a toujours dit, je me rappelle c'est le gros truc qui circulait le 23 mars 1979, tout le monde disait : « *On a pas réussi à être vraiment speed à cause du fait qu'il y a eu plein d'interpellations le matin, ça c'est faute des 150 mecs qui se sont fait arrêtés le matin que ça a pas basculé, que c'est pas devenu plus speed* ». C'est le gros truc qui se racontait dans l'Autonomie parisienne. Moi ça par exemple j'y ai pas cru, j'y crois pas : 150 mecs de plus ça aurait été la même chose. La violence que les autres dégageaient, je te jure, on leur faisait peur ! Les mecs, tu sentais qu'il y avait rien pour les freiner ! Carrément, ils chopaient des mecs à la main ! Nous, on a toujours eu ce truc, on a beau dire, de perdant : défensifs ! C'est sûr ! Il n'y a pas une fois, sauf peut-être à la gare Saint-Lazare, dans mon souvenir, où on s'est organisé en disant : « *On est plus fort qu'eux, on va les niquer !* ». On a niqué plein de trucs, on a niqué des vitrines, on a tapé dedans, on niquait des bagnoles, on faisait cramé plein de trucs etc.… Mais il n'y avait pas ce truc de dire : « *On va les niquer comme eux ils font, on les nique !* ». Eux ils les niquaient vraiment ! En 1995, il y a eu un CRS qui est mort en Lorraine : bouche cousu là-dessus ! Une affaire étouffée, il ne faut surtout pas que ça sorte ! L'idée pour le pouvoir c'est de jamais dire qu'un flic est mort ! S'ils commencent à montrer ça, tu montres ta faiblesse ! Il faut toujours que le flic soit vu comme le truc que tu peux pas niquer, ou blesser le moins possible, et encore moins tuer ! Là-dessus, le pouvoir a toujours fait le gros silence ! En 1968, il y en a eu pleins ! Ils cramaient ! Bien sûr ! Il y a des mecs qui m'ont raconté des histoires de dingues : c'est pas des menteurs !

Penses-tu qu'il y a eu beaucoup de policiers qui sont morts en 1968 ?

Oui, comme il y en a eu de l'autre côté aussi, mais de l'autre côté tout le monde l'a toujours dit !

Il y aurait donc eu plus de morts en 1968 que ce qui a été dit ?

Oui ! Ils ont tous été donnés comme accidentés de la route ! Tu regardes les statistiques des accidents de le route entre Paris et Fontainebleau au mois de mai 1968, tu rigoles ! Tu te demandes pourquoi il y a eu autant de mecs qui se sont explosés contre des arbres pendant ce moment là !

Est-ce que tu as participé aux manifestations étudiantes de mai 1983 ?

Non, je ne pense pas que j'étais en France à ce moment-là.

A propos de l'extrême-droite, on m'a parlé du fait qu'il y a une période dans les squats où il y a un peu tout le monde qui se croise dans les concerts : des punks et des gens d'extrême-droite qui se croisent dans les mêmes concerts…

Ah ça c'est vrai ! Mais moi j'ai pas vu ça... Des vrais fachos ? Ah oui, c'est vrai qu'il y a les histoires avec les punks ! Mais ça c'est plus tard ça, non ?

En 1983…

Punks, skinheads, tout ça là ? Ca commençait là déjà ? Peut-être… Moi je me souviens surtout de cette période là, en guise de fachos c'était plutôt les antisémites de base… Il y en avait un paquet des comme ça ! Tous les révisionnistes…

jusqu'à quatre heures du matin le lendemain… Et puis il y a aussi cette logique individuelle quand tu rentres pour faire de la politique et que tu te dis révolutionnaire, ben tu te dis révolutionnaire ! C'est à dire que tu rentres dans une logique où tu sais que l'emploi des armes va être inévitable et incontournable. Si t'es révolutionnaire, tu penses ou tu dis : « Moi je vais finir en taule ou mort ou je vais gagner »… Mais même le connard qui rentrait dans un groupe trotskiste, je pense qu'il avait ça dans le crâne. C'était une évidence : la révolution, ça se fait comme ça. A la Ligue, il y avait encore l'entraînement paramilitaire, ils avaient des pseudos, des caches d'armes… Et même au PC, je pense qu'ils avaient encore des armes. C'est pour ça, en 80 à Jussieu, la première action qu'on fait, nous (nous, c'est à dire le groupe des inorganisés), on a rendez-vous tous les soirs à 18H00, notre but est clair : notre but c'est que les flics rentrent sur le parvis. On veut que les flics rentrent sur le parvis de la fac parce que s'ils rentrent sur le parvis de la fac, c'est la grève générale étudiante. Parce que c'est encore ça la culture à l'époque : les flics, s'ils rentrent sur un parvis de fac, il y a la grève générale. Donc on se donne rendez-vous sur le parvis et on va cramer une banque en face. Et on se retranche dans la fac, et on attend les flics. Le lendemain, on y va, et on pille… je sais pas, pareil : on pète les vitrines dans le quartier, on crame le truc et on se replie sur la fac où on a barricadé et où on a préparé du matériel pour accueillir les flics. Comme ça : et au bout d'une semaine, les flics, ils rentrent : et il y a un copain qui meurt. Et ça nous semble logique. Nous, ça nous a pas effrayé, on y était psychologiquement préparé. On savait… je sais pas… c'est bizarre d'ailleurs… la première action que nous on a fait, on a laissé un pote sur le carreau… mais ça nous a pas ému plus que ça… puisqu'on pensait qu'on faisait la révolution et que certainement la moitié d'entre nous allaient y rester… Moi je sais pas, j'avais 16 ans à l'époque. J'avais 16 ans et j'étais pas le plus vieux. Dans le groupe, sur 70 qu'on était, on a eu trois arrestations : deux de 14 ans, un de 13 ans : les plus jeunes, la moyenne c'était 16 ans. Et on savait tous faire des explosifs… qui marchaient la moitié du temps, qui marchaient rarement. On bricolait tous ça parce que c'était la logique du truc : tu te disais pas révolutionnaire si tu savais pas faire un cocktail Molotov, si tu savais pas faire des explosifs, si t'es pas capable avec trois copains d'aller faire une action… une action… une action directe. Et encore, moi je pense que notre culture à nous était en dessous de celle qui nous précédait puisque d'après ce que j'ai entendu, il n'y a pas un groupe autonome ou des squats de la période 77-79 où les mecs ne braquaient pas des banques. Ils braquaient tous des banques : le mode de financement habituel de tout le monde. Et nous on était déjà en deçà puisque c'est des trucs qu'on faisait pas. On était même…

Es-tu sûr de cela ? Est-ce que ce n'est pas un mythe que les plus âgés véhiculaient ?

Non, c'est pas un mythe. Et le 23 mars 79, normalement ce qui était prévu par l'autonomie organisée (sauf qu'il y a eu 200 autonomes qui se sont fait arrêtés le matin), c'est que, parallèlement au cortège, il devait y avoir 40 mecs armés avec des flingues qui devaient suivre le cortège sur les rues parallèles et braquer tous les commerces, absolument tous. C'était ça la logique. Mais jusqu'en 81, il n'y avait pas de séparation entre les autonomes (y compris hyper violents du type AD) et la gauche : il y avait plein de passerelles.

Y compris le PS ?

Y compris le PS. C'était pas des passerelles individuelles mais, par exemple, si t'étais arrêté dans une manif en train de péter une vitrine ou de jeter un cocktail Molotov, t'étais défendu par des avocats du PS. T'avais immédiatement le PS qui demandait ta libération. A l'époque, Mitterrand était pour la fermeture des centrales nucléaires, pour les droits des homosexuels… C'était ça la gauche ! C'est pour ça qu'en 81 il y a eu aussi tout cet effondrement. En 81, ça a été l'effondrement total. Les gens ne sont pas rentrés au PS, mais ils sont rentrés dans la parano, ils sont rentrés dans le rang parce qu'il y avait plein de passerelles : au niveau boulot ou quoi que ce soit, les gens avaient des postes… C'était un truc très très anti-droite : il n'y avait pas eu de gouvernement de gauche depuis le Front Populaire ! Il y avait aussi ça : cette espèce de culture de gauche… même chez les autonomes. Même si c'était très très critique, c'était quand même un truc de gauche. Le pire ennemi c'était le PC. Les seuls gens avec qui on était

en guerre, c'était le PC. Mais le PS, ils ont toujours soutenu. Le PS soutenait les autonomes mais pas le contraire. Ils avaient un discours bien plus à gauche que le PC : un discours soixante-huitard.

Ne penses-tu pas que ce discours soixante-huitard était en fait un discours libéral ?

Non, libertaire ! Il y avait aussi toutes ces luttes là : les luttes féministes, homosexuelles, antinucléaires, écologistes… Et le PS était dans toutes ces luttes là.

Quand la gauche arrive au pouvoir, il y a les luttes autour de Chooz dans les Ardennes. Est-ce que tu y as participé ?

J'ai jamais loupé une manif à Chooz ! Pareil, le côté militaro : j'y allais pour la baston. J'ai jamais discuté sérieusement avec les ouvriers de là-bas. J'ai discuté mais jamais sérieusement : j'ai jamais été à aucune réunion… alors qu'il y avait des gens qui avaient des contacts, qui étaient en contact avec…

Comment vous rendiez-vous là-bas ?

Moi j'y allais en bagnole avec l'OCL à partir de Reims. Il y a des gens qui partaient de Paris… Mais c'était quand même des actions de soutien à une lutte ouvrière. C'était pas une expression du mouvement autonome.

Combien étiez-vous de Paris à vous rendre à Chooz tous les mois ?

Une cinquantaine. Il y avait AD (c'est l'époque où ils étaient légaux), les Fossoyeurs du Vieux Monde, des squats du 20e… Mais le gros truc c'était les squatters du 20e.

Pourrais-tu décrire les relations entre les autonomes et les ouvriers ?

On était accueilli à bras ouverts. C'était une vrai émeute, plus que l'émeute, un sentiment insurrectionnel. T'arrives dans une ville qui est insurgée, les gens t'amènent à bouffer... On partait faire des guets-apens aux flics : on partait à trois-quatre squatters (on était plus un petit peu lookés punks) : tu pars avec deux-trois ouvriers, tu prépares des rochers en haut d'une falaise pour jeter sur le camion de flics quand ils passeront… Et puis tu passes ta journée comme ça… A discuter avec les ouvriers mais en discutant de tout, de rien : tu parles pas politique, tu parles de conneries… Et t'es avec des gros beaufs d'ouvriers ! C'est à dire, vraiment, moi, j'ai été surpris. Au début ça me choquait, et puis après je trouvais ça plutôt sympathique… Des réflexions la pire que j'ai entendue, c'était : « Ah ! Qu'est-ce qu'on se marre ! Ca me rappelle l'Algérie ! » On était là : on lâchait pas un mot ! Tu vois, c'est quand même assez étonnant !

Quel âge avaient ces ouvriers ?

Quarante-cinquante ans.

Est-ce qu'il y avait des jeunes aussi ?

Il y en avait certainement mais…

Est-ce que l'on peut dire que c'était « l'ouvrier-type » ?

Bien sûr, il y a eu des morts. Je sais pas s'il y a eu vraiment des squats où tout le squat était défoncé mais de toute façon, il y avait plein de gens comme ça ! Ben oui, un squat était vachement ouvert quand même ! Donc, il y avait de tout ! Mais il y avait aussi des gens qui touchaient pas ! Aujourd'hui j'ai l'impression qu'il y a moins de drogue dans les squats… A cette époque, ce qui est sûr c'est qu'il y en avait : il y a eu plein de morts, ça c'est sûr aussi.

Est-ce que c'est surtout l'héroïne à ce moment-là ?

Oui, il n'y a pas de crack, la coke ça intéresse personne…

Est-ce qu'il y avait des autonomes qui consommaient de l'héroïne ?

Oui.

Je souhaiterais que tu reviennes sur la lutte qui se déroule à Chooz et Vireux, dans les Ardennes. Tu m'as dit que tu y étais allé…

Oui, tout le monde y allait, c'était la même période. C'était un rendez-vous où on savait que ça allait être speed, on savait qu'il y allait avoir du monde… C'était là où on savait qu'on allait pouvoir discuter, s'activer, se bastonner, se rencontrer… Il y a eu Longwy aussi en Lorraine… Après il y a eu les mineurs anglais : il y a eu plein de gens qui sont allés en Angleterre, juste après Longwy en 1984-1985 etc., il y a eu tous les trucs de Thatcher, moi j'étais juste allé faire un petit tour. Il y a plein de gens qui allaient beaucoup plus faire la même chose : aller les rencontrer, aller se bastonner, etc., avec les mineurs anglais. Avant, il y avait eu le truc des sidérurgistes à Vireux qui était lié avec celui de Chooz.

Est-ce que tu as discuté avec les ouvriers de Vireux ?

Ah oui, à Vireux ça discutait ! Et pendant tout un moment, il y avait une reconnaissance, il y avait pas de problèmes, ils étaient contents de voir arriver du soutien, ils étaient contents de voir arriver du monde, etc.... Mais contrairement à en Angleterre, tous les gens qui ont été en Angleterre ont tous dit qu'ils avaient tous gardé réellement des contacts : ils les voient encore, c'est devenus des copains. Alors que je pense que plus personne ne voit personne de Vireux ou de Chooz…

Quelqu'un m'a dit qu'il n'avait jamais discuté avec les ouvriers de Vireux…

Pour moi si !

Le même m'a dit qu'il n' avait jamais eu de discussion politique…

Si, pendant les arrestations : on s'est retrouvés tous arrêtés plusieurs fois… Avec des mecs du cru ça discutait.

On m'a dit que vous étiez très bien accueillis mais que vous y alliez uniquement pour affronter les forces de l'ordre…

Oui mais gros.

Ces squatters consomment-ils de fortes doses d'alcool ?

Oui, la bière et tout... A ce moment là, il y avait vraiment ça, contrairement à d'autres époques… Il y avait des hymnes à la bière ! Je me rappelle une chanson des Garçons Bouchers qui s'appelait « La Bière »… Le chanteur était au PCF. Il avait monté une maison de production de disques, « Boucheries Productions » : ils ont lancé tous les groupes de rock alternatif. Ils ont fait un hymne à la bière. Tous ces gens là étaient des consommateurs de musique et de concerts. L'alternative c'était : « *Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? On fait manif ou concert* », c'était à peu près ça pour tout dire…

Peut-on dire que le rock alternatif correspond aux années 80 ?

Oui.

Peut-on dire que le rock alternatif apparaît vers 1983 ?

Non, en 1980 il y a déjà des trucs : tous les petits groupes punks : des petits groupes français qui duraient pas : il y en avait pleins ! Ils faisaient des compiles : je m'en rappelle, il y avait des 33 tours, il y avait dix groupes dedans : ils tournaient partout ceux-là, défoncés à la colle !

Est-ce que la drogue était éparpillée dans tous les squats ?

Il me semble…

Te souviens-tu particulièrement d'un squat où il y avait plus de drogue qu'ailleurs ? Te souviens-tu d'un squat de toxicomanes ?

Non, je me rappelle pas d'un squat-supermarché moins cher ouvert jour et nuit… Plus tard oui, beaucoup plus tard.

La presse de l'époque parle cependant de squats composés uniquement de toxicomanes…

…des squats où c'est que ça ! Un salon de toxicomanes qui boudent !

Est-ce qu'il y a des squats autonomes qui sont devenus comme cela ?

Non, je m'en souviens pas, je crois pas.

Est-ce que ce sont deux phénomènes différents ?

Oui, je crois qu'il y a toujours eu un peu de poudre un peu partout, et puis par moment plus que d'autres, et puis ça dépend des gens qui passaient aussi… Mais je me rappelle pas d'un endroit spécialement dont l'activité c'était de se défoncer...

On m'a raconté à plusieurs reprises qu'à un moment, au début des années 80, pour expulser les squats, la police n'avait plus qu'à ramasser les squatters tellement ils étaient drogués…

Oui l'ouvrier-type, le sidérurgiste-type : quarante-cinquante ans, chasseur, dans un village pedzouille…

Mais au début, tout de même, est-ce qu'ils ne se sont pas un peu méfiés de voir des jeunes de Paris arriver comme cela ?

Non, c'est eux qui ont lancé l'appel. Au départ, il y avait une lutte antinucléaire. Parce qu'ils construisaient une nouvelle tranche de la centrale nucléaire. Tous les derniers samedis du mois, il y avait un rendez-vous, l'appel des antinucléaires du coin pour aller marcher sur la centrale. Vu qu'ils construisaient la centrale, ils en profitaient pour vider toutes les usines : c'était des phénomènes complètement liés, ils faisaient une zone complètement militarisée. Il y avait des missiles Pershing des deux côtés de la pointe de Givet (côté Belgique) : une zone complètement militaire. La pointe de Givet est le siège des commandos parachutistes. Ils voulaient faire de la région une zone pratiquement interdite, entièrement militarisée : donc ils viraient toutes les usines. Ils viraient aussi les usines dans le cadre d'une restructuration : il y avait plusieurs facteurs. Mais pour les ouvriers, c'était lié : donc, ils étaient dans les trucs antinucléaires. Un jour, on était parti sur une manif antinucléaire : les ouvriers ont bloqué la route et ont occupé l'usine. La lutte des sidérurgistes est alors devenue l'aspect principale avec l'occupation permanente de l'usine et l'affrontement permanent : de toute façon, ils démantelaient l'usine ! C'est exactement les mêmes conflits qu'il y a maintenant à Cellatex (Cellatex, d'ailleurs, c'est dans la pointe de Givet : ce n'est pas un hasard, c'est évidemment la mémoire de Vireux). Dans l'usine, il y avait deux ou trois groupes clandestins de sabotage dont un qui s'appelait « Vireux vivra ». Les mecs arrivaient avec des cagoules et le tee-shirt « Vireux vivra ». L'usine continuait à marcher au ralenti : on ne peut pas arrêter un haut-fourneau. On faisait les barricades avec des bulldozers ou avec les fenwicks **(1)**: les barricades, c'était des lingots d'acier de deux tonnes empilés les uns sur les autres. C'était des barricades qui faisaient 500 tonnes : avec des bouteilles de gaz au milieu, des produits chimiques devant… C'était sérieux, quoi ! On arrivait pour la manif, les sidérurgistes posaient des palettes de cocktail Molotov (qu'ils avaient préparé la veille), des palettes de barres de fer, des palettes de masques à gaz… C'était tout le village ! Sur tout le village, il y avait peut-être trois personnes qui étaient considérées et identifiées comme traîtres. Quand les flics arrivaient, le maire coupait l'éclairage de la commune : tu courais dans la rue, tu rentrais chez n'importe qui, pas de problème : t'es poursuivi par les flics, tu poussais une porte, t'arrivais chez les gens et ils disaient : « Ah ! Tu veux manger ? Tu veux un petit coup à boire ? » La grand-mère sortait sur le pas de la porte pour voir si les flics étaient partis…

Une véritable guerre civile, en quelque sorte ?

Une vrai insurrection, ouais ! Mais pas un moment d'insurrection, une insurrection qui s'instaure. Il y avait la manif du dernier samedi du mois mais le reste du temps, eux, ils faisaient des actions. Ils louaient des cars, ils allaient au siège d'EDF du coin et le détruisaient.

Dans la mouvance autonome parisienne, cette année-là, est-ce que les gens ne font que passer leur temps dans les Ardennes ou est-ce qu'il se passe aussi des choses à Paris ?

Le gros truc c'est les squats du 20e. C'est à dire surtout des jeunes (plus punk qu'autre chose : on peut dire tendance punk, mais c'est pas les punks comme maintenant : « J'suis à la mode… », new look… c'était une mentalité à l'époque), des concerts, et des trucs basés entièrement sur la gratuité. Les gens passaient aussi vachement leur temps dans la guéguerre contre « les sales traîtres » des squats alternatifs du 19e : les squats d'artistes. Et c'était des trucs de survie : c'est à dire, fallait bouffer tous les jours. Donc, les gens allaient piquer en bande : on allait récupérer des meubles, des chauffages… Il y avait un bar gratuit, des grillades gratuites au moins une fois par semaine… Les gens n'avaient même pas le RMI : il n'y avait pas le RMI, il n'y avait rien à l'époque. Donc, fallait se procurer tout gratos.

Est-ce qu'il n'y avait que des jeunes dans ces squats ?

Il y avait quelques gens plus âgés qui étaient d'ailleurs des vendeurs de journaux à la criée. C'est les premiers collectifs de travailleurs précaires. C'était entre 17 et 35 ans.

Est-ce qu'il y avait aussi bien des garçons que des filles ?

Ah oui ! De toute façon, dans tous les trucs dont je te parle : même le côté militaro qui était un truc hyper machiste, c'était un truc qui était partagé par les filles aussi. Dans tous les groupes, il y a toujours eu moitié fille-moitié mec. En gros, peut-être j'exagère, disons au moins un tiers de filles. Et il n'y a jamais eu de différences. J'ai jamais vu, moi, faire des différences entre les filles et les garçons : dans le sens où tout le monde tapait la virilité. C'était un peu bizarre. En tout cas dans les pratiques politiques, c'était la baston. Les nanas, elles assuraient : elles tapaient, elles sortaient la barre de fer, elles te mettaient un coup sur la tête : poing américain dans la poche… On se tapait, on se tapait tout le temps ! Les pratiques politiques étaient vachement quotidiennistes : aller aux concerts gratuitement, forcer les entrées de concert… C'était pas vraiment des trucs politiques. C'était vraiment des trucs de la vie quotidienne. C'était des trucs qui étaient fait en groupe. Quand on se déplaçait quelque part, on se déplaçait à cinquante, très vite on se retrouvait à cent, on imposait la gratuité, ou il y avait des fachos, des flics, on se tapait, etc.…

Est-ce qu'il y avait des enfants dans ces squats ?

Non.

Dans l'entretien que j'ai eu avec Philippe Tersand, celui-ci m'a dit qu'à partir de 1983, dans ce milieu-là, il y avait selon lui aussi bien des gens d'extrême-droite que des anarchistes qui se mélangeaient…

Je comprends pas du tout de quoi il parle.

Philippe Tersand m'a parlé d'un concert à Montreuil où les gens auraient fait le salut nazi et où cela aurait déclenché une bagarre générale…

Ca c'est un truc de mélanges. Jusqu'en 1984, il n'y avait pas de salles de concert à Paris. Les groupes qui voulaient jouer venaient dans les squats.

Est-ce que tu veux dire, pas de salles de concert pour cette culture-là ?

Les squats étaient les seuls endroits où il y avait des concerts. Donc, tous les skins traînaient dans les squats.

Est-ce qu'il y a déjà des redskins (2) à ce moment là ?

Il n'y avait pas DES redskins : il y avait trois, quatre redskins qui lançaient la mode…

Est-ce que « *skinhead* » signifiait « *nazi* » à cette époque ?

Non ! C'était vachement plus compliqué que ça ! Skinhead, ça voulait pas dire nazi. Il y avait des redskins mais c'était ultra minoritaire. Le premier groupe redskin dont j'ai entendu parler, c'était en 82. Mais je parle au niveau là qui s'appelait les « Carrément méchantes ». Il y avait plein de passages…

Est-ce qu'il n'y avait que des filles dans ce squat ?

Non, il y avait de tout.

Quelles étaient leurs activités politiques en dehors du squat ?

Elles se battaient sur des trucs comme l'avortement : c'est encore chaud… Et puis sur tout ce qu'était résurgences (il y en avait toujours) de conflits de pouvoir appliqués précisément mecs-nanas quoi.

Cela n'a pas tellement changé par rapport à aujourd'hui, mis à part le fait que cela devait être plus violent à l'époque…

C'était plus speed **(1)** et c'était vachement plus politique. C'était moins individuel, moins du côté genre « *Faut pas dire ci, faut pas dire ça* »… C'est pour ça que c'était des analyses d'histoire de pouvoir. Et puis c'était moins aussi… Enfin, il y avait pas d'histoire, elles savaient très bien, que tu travailles ou pas, c'était pas question pour elles de se libérer par le travail ou par je sais pas quoi quelle connerie : « *devenir les égales des hommes* »… Je me rappelle d'un slogan, c'était : « *Devenir l'égal des hommes, c'est vraiment faire preuve de peu d'ambition* » ou un truc comme ça… Donc, c'était pas du tout ce discours là comme on peut encore l'entendre aujourd'hui…

Ces filles avaient-elles un discours plus axé sur la lutte de classe ?

Oui, bien sûr.

Est-ce qu'il y a eu des squats plus ou moins autonomes où il y a eu de la prostitution ? A la fin des années 70, il y a des gens autour du groupe Marge qui revendiquent la prostitution comme moyen d'émancipation de la femme. Est-ce que tu en as déjà entendu parler ?

Non, ça ne me dit rien du tout. Il y a certainement eu des nanas qui se sont prostituées comme il y en a qui ont vendu de la poudre… Mais j'ai jamais entendu dire qu'il y avait une revendication de la prostitution…

Il y a tout de même cet aspect lié à la toxicomanie…

Ah oui !

Est-ce que la drogue est présente dès le début du mouvement ?

Ah oui ! Et même, ça a jamais quitté…

Est-ce que la drogue est présente dans tous les squats ?

Oui, et l'alcool.

Est-ce qu'il y a de l'alcool dans tous les squats ?

On les voyait sans plus. Camarades c'était un peu différent aussi, j'ai un peu oublié…

Peut-on dire qu'ils ne t'ont pas marqué ?

Ils m'ont pas marqué, non.

Est-ce qu'ils étaient nombreux ?

Non.

Ces militants n'avaient donc pas une influence particulière ?

Non, on les voyait, et l'OCL encore moins d'ailleurs.

Que peux-tu dire à propos de Bob Nadoulek et de l'Autonomie désirante ?

On les voyait. Ils représentaient pas une organisation qui nous intéressait mais on les connaissait. Ce qui nous plaisait nous, c'était les squats : c'était pas politique : la reconnaissance c'était vachement comme ça, c'est sûr, faut pas se mentir : avec des squats, des salles de concert, avec des types de vie…

Est-ce que la majorité des gens étaient dans des organisations politiques ?

Non, ça c'est un truc qu'est sûr, c'est qu'on était vachement anti-organisations idéologiques, c'est sûr et certain : on aimait pas ça, on se méfiait vachement. D'ailleurs, on s'est peut-être trop méfié, on s'est peut-être pas assez posé la question de l'organisation. Du coup, c'est sûr, il reste plus rien de l'Autonomie : rien, des individus ! De pensée, de structure, ou même d'histoire, il ne reste rien ! La mode était à pas signer… Ca c'était aussi les situs qu'avaient mis ça : un mélange de trucs comme ça : avec l'histoire éphémère, surtout pas se laisser accrocher par une récupération possible… Nous, je me rappelle, on a sorti une plaquette, ça s'appelait « Vive le communisme, à bas le prolétariat ». C'était un énorme dépliant super bien fait et qui disait que le but du prolétariat c'était de s'abolir : le mouvement du prolétariat, c'était de cesser d'être le prolétariat.

D'où venait cette idée d'auto-négation ?

De Marx, c'est sûr. L'idée que le mouvement du prolétariat c'est de se nier, c'est du Marx tout craché ça !

Pourtant je crois que c'est une idée qui s'est répandue assez récemment chez les communistes de conseil: dans les textes qui circulent dans les années 50 et 60, je ne crois pas que ce concept soit évoqué…

Ah si bien sûr : Paul Mattick tout ça, tous ces mecs là, ils en parlent…

Est-ce que tu pourrais reparler des squats ?

C'était quand même tout regroupé sur les 14e et 20e arrondissements, quasiment. Ah Nationale, je me souviens, il était bien ce squat ! Il y en avait un énorme au coin de Strasbourg-Saint-Denis : on l'appelait « Stras », en 1980-1982. C'était un immeuble, il y avait plein de filles. Il y avait un groupe féministe qui était mondial. Dans cette période là, les mouvements autonomes et punks sont complètement imbriqués.

Le terme de « *punk* » signifiait-il que tout le monde était coiffé avec une crête de cheveux sur la tête ?

Ca voulait aussi dire tout le monde avec une crête. Mais les gens qui étaient complètement punks n'étaient pas non plus dans ce milieu politique. Mais tous les gens qui étaient squatters, autonomes, étaient un petit peu punk. C'était deux trucs qui allaient de pair mais c'était pas une mode comme maintenant : c'était pas un uniforme, tu pouvais être punk et être habillé comme tout le monde. Et donc, dans ces trucs là, il y avait effectivement des fachos mais ce n'est pas vrai que ça ne se passait pas bien.

Philippe Tersand dit justement : « *C'était politiquement pas clair* ».

C'est sûr que c'était politiquement pas clair. Il suffit d'écouter le groupe skin « La Souris déglinguée »… Le mouvement facho a commencé avec les skins du forum des Halles. A un moment, ils étaient liés à la FANE (Faisceaux d'Action Nationaliste Européens, des nazis). En même temps, c'était relativement complexe puisque dans ces gens là, qui étaient des banlieusards qui traînaient au forum des Halles, qui étaient en skinhead (c'était les débuts de la mode skin), il y avait de tout : des Noirs, des Arabes, des Juifs, de tout ! Et c'était eux les nazis ! C'était eux les skins fachos !

Comment peut-on être Noir et nazi ?

Justement, c'est ça qui était complètement confus ! Le plus connu des skins fachos qui était un peu leur chefaillon, c'était un rebeu **(4)**, un mec de Colombes !

Est-ce que tu parles de Serge Ayoub (3) ?

Non, Serge Ayoub, il n'a jamais traîné dans ces trucs là, c'est un politique. Et justement, le mouvement autonome n'était pas politique ! C'était pas un mouvement politique du tout ! Mais ce n'est pas un mouvement social non plus ! C'est un mouvement presque culturel… je sais même pas comment définir ça : c'était un mode de vie, presque. Mais les skins fachos, c'était moitié de la provoc, et puis ils étaient payés pour faire ça : c'était des zonards. C'était un milieu vraiment très très zonard, très pauvre, très prolo. Et les fachos payaient les gens pour militer : donc, les gens y allaient !

Je ne te crois pas ! Il ne pouvait pas y avoir de Noirs dans les Faisceaux d'Action Nationaliste Européens ! Ce n'est pas possible !

Si, si ! Des noirs, des Arabes… Moi, j'en connais ! Les mecs qui traînaient avec les fachos c'est des gens avec qui j'ai eu des embrouilles parce qu'ils traînaient avec les fachos. C'est pour ça que c'était compliqué : c'était des mômes, des gens qu'ont entre 17 et 22 ans.

Quel était alors le discours ? S'agissait-il d'une défense de la culture européenne ?

C'était un discours de provos ! Le mouvement skin, au départ c'est un mouvement de provos : les mecs se disent fachos parce que tout le monde est gauchiste ! Ils se disent fachos pour emmerder les gauchistes ! C'est de la provocation mais il y avait un fond politique : les gens avaient un discours : la France, les conneries de skin… Et ça a été résolu par un putsch au forum des Halles par un collectif autonome, qui s'appelait « Les Citrons Mécaniques » (des maoïstes), qui ont mis tout le monde au pas à coups de tartes dans la gueule. Ils ont montré aux skins qu'ils

pouvaient être encore plus tarés qu'eux, plus violents, et plus sanguinaires. Et les skins, du jour au lendemain, ont arrêté d'être fachos. Sauf les gens qui étaient militants. Dans les skins, il y avait quelques militants fachos qui faisaient de l'entrisme dans le mouvement skin mais, la plupart des skins, quelques années ensuite, je les ai vus dans des manifs : c'était les premiers à avoir éclaté les fachos. Mais le mouvement autonome était lié au mouvement des squats qui lui-même était lié aux mouvements musicaux (concerts alternatifs). Ca produisait une situation où tout le monde se connaissait : on connaissait tous les skins et les skins nous connaissait tous : c'était le même milieu. On traînait tous dans les mêmes types de concert, on traînait au forum des Halles : c'était un truc de zonard. C'est petit Paris : tout le monde se connaissait. Mais j'ai jamais entendu tenir des discours fachos : les skins qui venaient ne tenaient pas de discours fachos… il y a eu pas mal de bastons… mais de toute façon, on se tapait tout le temps ! Tout le monde se tapait avec tout le monde ! De toute façon, un concert sans bagarre, c'était pas un concert : « Oh, on s'est fait chier, y'a pas eu de bagarre ! »

En mai 1983, la presse de l'époque parle d'un « *Mai 68 à l'envers* » où l'extrême-droite tient la rue…

En 83, il y a eu effectivement deux tendances. Il y a eu le mouvement des étudiants contre les lois Savary : une loi qui supprimait la sélection à l'entrée de la fac. Les étudiants des écoles un peu élitistes ont fait des mouvements de grèves avec l'UNI en tête. Il y a eu deux positions : une partie du mouvement, et encore, c'est difficile de dire un mouvement, parce que c'est pas beaucoup de monde et c'est déjà le bordel : une partie des gens, qui allaient faire les barricades, qui disaient : « Droite, gauche, on s'en fout : puisque de toute façon on va bien faire des barricades avec des abrutis de gauche qui sont nos ennemis, pourquoi on irait pas faire des barricades avec des abrutis de droite qui sont nos ennemis ? C'est de la révolte… » C'était une tendance. Moi, j'étais dans une autre tendance où on allait les éclater. Et, effectivement, on a attaqué ces manifs là, on a fait des carnages. Il y avait deux groupes : ceux qui étaient plus du côté des situs qui disaient « Faut y aller », et ceux qui se disaient fondamentalement antifascistes : c'était nous. Et nous on tapait dans le tas : on leur balançait des cocktails Molotov dans la gueule. Attaquer une manif au cocktail Molotov, c'est assez méchant.

Dans ce genre de situation, est-ce que vous ne vous retrouviez pas de fait du côté des policiers ?

De fait, on s'est aperçu que les flics nous laissaient faire…

Est-ce que vous chargiez en même temps que la police ?

Non, ils chargeaient par devant, nous on chargeait par derrière ! Géographiquement, on était pas au même endroit. Mais on les carnageait : on leur a fait des massacres ! Mais ça a duré quinze jours : c'est un non-événement, ça n'a pas tellement d'importance, c'est pas un truc qui m'a marqué.

notes :

(1) Véhicules de manutention
(2) Skinheads communistes
(3) Militant d'extrême-droite dirigeant les Jeunesses Nationalistes-Révolutionnaires (JNR) et connu sous le surnom de « *Batskin* »
(4) « *Beur* »

y avait le modèle des autres (Action Directe) qui commençaient à être très speeds à ce moment là… Mais plein de gens ne passaient pas par là : il y avait des petites actions un peu partout (pas seulement à Paris, à Toulouse aussi énormément) : il y avait des gens qui faisaient exploser des statuts, on investissait des lieux masqués, on détruisait et on s'en allait, il y avait quand même un niveau comme celui-là. Et puis après les autres ont fait monter le niveau : ça a fait perdre les pédales un petit peu, du coup ça a fait monter ce besoin de speed sans savoir ni où ni comment. Parce que, de l'autre côté, les flics devenaient vachement plus méchants aussi. 1979 marque aussi le début de l'allongement et du durcissement du régime de peine : augmentation du nombre de prisonniers, beaucoup plus de genres de personnes différents vont en prison… Ca aussi ça a joué, c'est sûr, dans le fait que le mouvement se soit essoufflé : plein de mecs sont allés en prison. Et puis la drogue : la poudre !

Est-ce que la drogue est présente dans les squats dès le début ?

Je pense que oui. Ca a fait vraiment des gros ravages.

Pour revenir à Action Directe, est-ce qu'on peut dire qu'il y a vraiment des relations de pouvoir ou d'autorité avec les squatters ?

Oui, c'était « *ceux qu'avaient compris* » contre « *ceux qu'avaient pas compris* », « *ceux qu'avaient des couilles* » : c'était « *la voie à suivre* », c'était présenté comme ça, et tous les autres c'était des « *branleurs* ».

Peut-on dire qu'ils faisaient la police dans les squats ?

On ne peut pas dire ça.

Combien étaient-ils ?

Pas mal de gens au début : pas tous aussi en avant, environ une cinquantaine de personnes : entre Paris, Toulouse, et Montpellier.

Est-ce qu'ils demandaient un soutien financier ?

J'ai un peu oublié mais certainement, il y a eu des collectes c'est évident.

Est-ce que ces collectes se faisaient sous la contrainte ?

Non, ils ne faisaient pas du racket, ils ne vendaient pas de drogue, et ils ne faisaient pas de proxénétisme. Juste, ils étaient impressionnants : je me rappelle de règlements de comptes sur des histoires à la con ! Et puis, il y avait un tas de gens qui n'étaient pas d'accord politiquement avec l'option : ce modèle pris sur les Allemands ou sur les Italiens sans qu'il y ait du tout l'équivalent politique ou social en France. A la même époque en France, c'est quoi le mouvement ? C'est 1981 : c'est la gauche qu'est là, il n'y a plus de mouvement. C'est à partir de ce moment là où ils se sont le plus speedé !

Est-ce que tu as connu des militants de Camarades ? Comment est-ce que vous perceviez, toi et tes copains, les groupes plus politiques du type Camarades ou l'OCL ?

l'ont fait. Action Directe c'était qu'une émergence d'un truc bien plus général : d'un mouvement qu'était fort dans les squats, qu'était fort dans une vie quotidienne précise, qu'était inorganisé mais organisé puisqu'on se retrouvait toujours. On se retrouvait théoriquement, on se retrouvait pratiquement. Il y a eu des manifs complètement dingues dont à la gare St Lazare. Elle était belle celle-là, super belle ! Tout le monde s'en rappelle ! La consigne de gare était gavée de plein de matos. Et là, on a tendu un piège : le piège géant. Un piège tendu aux flics comme jamais ils ont vu. Là, ils ont vraiment fait des conneries. Ils nous ont poursuivi en pensant nous bloquer dans la gare sans jamais imaginer que toutes les consignes de la gare était truffées de cocktails Molotov, de barres, de tout… Ils sont arrivés et là, d'un seul coup, non seulement il y a eu une vague derrière eux mais aussi devant eux il y avait ce qu'il fallait pour les niquer ! Et ça a super bien marché ! Donc, il y avait une organisation, il y avait quand même quelque chose. Même dans Paris, il y avait des possibilités… Et c'est ça pour eux qu'il fallait casser.

Il y a le cas de Patrick Rebtholz qui se fait tuer le 12 décembre 1982…

Ill se fait tirer dessus par un autre mec : même s'il a fait une grosse connerie en tirant, son geste, je le comprends. Il y a quinze mecs qui arrivent dans un squat, qui déboulent comme ça armés jusqu'aux dents, l'autre il flippe : il a un truc dans les mains, il tire sans regarder et puis boum ! Voilà ! Et la violence étant autant du côté de ceux qui sont arrivés que de ceux qu'ont flippé… C'est sûr, c'est une connerie d'avoir tiré. Des trucs comme ça, ça fait des gestes irrémédiables qui créent une ambiance avec laquelle tu peux plus rien faire après… Des gestes irrémédiables que tout le monde se mange après, des années après… Personne s'est jamais remis…

Cela s'est passé rue des Cascades : un squat considéré comme pro-Action Directe…

Oui, plus que les autres, c'est sûr. Mais en fait en même temps, c'était tellement mélangé… Tout le monde connaissait tout le monde, tout le monde couchait avec tout le monde, tout le monde se fréquentait… Contrairement à aujourd'hui, c'était beaucoup de squats politiques à Paris. Dès qu'il y avait un truc, un concert, toutes les occasions… Il y avait pas un concert qui donnait pas un truc politique, il y avait pas une réunion quelque part où ça déboulait pas… Dans les mêmes années, il y avait l'Usine à Montreuil : c'était pareil, c'était fréquenté par exactement les mêmes personnes, c'était de la musique, mais même la musique elle avait ce son là : c'était de la musique contre les flics, contre l'armée, contre la prison, contre les patrons, c'était pas « Téléphone », c'était même pas « Trust » ou les Béruriers Noirs : après on a rigolé… C'était des groupes hyper speeds tout le temps : des propos, des bastons…

Comment expliques-tu que le squat de la rue des Cascades soit attaqué le 12 décembre 1982 par d'autres squatters ?

Je me souviens pas de la raison précise, ça se trouve c'est parce que les autres avaient eu une histoire avant : par exemple, t'as une embrouille entre deux personnes : t'as un mec qui dit un propos politique ou une analyse politique, les autres disent : « *Mais non ! Tu peux pas dire ça ! Parce que si tu dis ça, t'es un vendu, t'es un traître, t'es même un flic !* », ils se rencontrent dans la rue, ils se tapent sur la gueule, tout le monde dit : « *Ah oui, c'est comme ça !* », ça chauffe, il y a une première descente, puis une autre descente, etc.… Comme des Hells Angels ! Et ça montait, ça montait, et puis voilà ça a craqué ! Et je pense que ça a craqué parce qu'il y a avait une espèce d'apologie (à mon avis, pas assez réfléchie) de la violence (mais pas de la violence en soi) sans plus se demander contre qui, contre quoi, et comment on doit l'exercer. C'était la violence : fallait être violent, tout le monde faisait des sports de combat partout, tout le monde apprenait à tirer, fallait être violent, fallait être prêt, tout le temps. Et ça a commencé à partir de ça. Et puis il

ENTRETIEN AVEC CECILE

(pseudonyme, 26/02/2004)

CECILE : A partir de 1977, quand s'effondre la Fraction Armée Rouge, pour moi il n'y a plus de militantisme possible parce que tout paraît terne et sans intérêt par rapport à ce premier militantisme : plus aucun engagement dans l'organisation, mais ce que j'appelerais un état de mobilisation permanente à l'époque, puisqu'il y avait toujours une cause à défendre, et qu'on était toujours prêt : on nous réveillait à quatre heures du matin pour nous dire qu'il y avait eu tel truc à tel endroit : on s'habillait en vitesse, on filait pour défendre un foyer de travailleurs immigrés, un autre jour c'était autre chose… Il y avait ces réseaux informels qui existaient, qui existent toujours aujourd'hui je pense, mais sans qu'on soit dans une organisation en particulier. Je n'ai jamais fait partie de la mouvance autonome parce qu'il y avait des choses qui me gênaient quand même, mais je connaissais pleins d'autonomes…

Vous étiez proche des courants maoïstes, mais vous étiez dans un groupe maoïste ?

A la lisière du Parti Communiste Révolutionnaire Marxiste-Léniniste (PCR-ML), mais vous savez ça c'est le hasard qui fait qu'on appartient à tel groupe : il y avait un groupe dans mon lycée, ça aurait pu être autre chose : ça aurait pu être trotskyste… C'est pas le hasard que ce soit l'extrême-gauche bien entendu, mais j'aurais pu être trotskyste, ça aurait mieux correspondu à ma sensibilité…

Vous étiez dans un lycée à Paris ?

Non, en banlieue, à Limeil-Brévannes, dans le Val-de-Marne. Il se passait plus de choses qu'aujourd'hui, à l'époque il y avait tout le temps des micro-évènements, il y avait pas une semaine où il n'y avait pas quelque part un rassemblement de quelques centaines ou de quelques milliers de gens pour plein de choses diverses et variées… Mais il y a eu quand même énormément d'arrestations en France de militants de groupes de lutte armée : des Italiens, des Allemands, des Irlandais, et donc une bonne partie de cette mobilisation c'était les défendre, aller au palais de justice, assister aux procès, etc… Ca nous occupait quand même une grande partie de notre temps… A partir de 1977-1978, quand ces groupes s'effondrent… Surtout les groupes de lutte armée allemands : RAF, Mouvement du 2 Juin, et Revolutionnäre Zellen. Pour la RAF, il y avait un comité, une véritable structure qui fonctionnait comme un petit parti, comme une organisation, et j'en faisais partie : le Comité de Soutien aux Prisonniers de la RAF.

En quelle année apparaît ce comité ?

Il est fondé en 1974 et il s'autodissout en 1977 : en 1977, il n'y a plus de prisonniers, ils sont assassinés ! Et c'est le moment où le mouvement autonome apparaît sur la scène en reprenant à son compte le soutien à la RAF, alors qu'il s'en était toujours totalement fichu. Mais justement, il ne s'agit plus de soutien puisque les prisonniers viennent d'être assassinés, et les autonomes organisent des manifestations en scandant « *Baader était notre camarade* », « *Libérez Klaus Croissant* », etc... Et pour nous qui avions fait un travail très très long, de fourmis, pour essayer de faire connaître ce groupe au public français, puisqu'ils étaient mal connus, il y avait un écoeurement que des gens tout d'un coup s'emparent de ces thèmes, et en plus avec des slogans qui étaient faux : « *Baader était un camarade* », c'est un slogan idiot puisque ça personnalisait Baader alors que nous, tout notre travail c'était de dire que les personnalités n'étaient pas importantes, que c'était pas un problème de personnalités : Baader est un militant

comme un autre qui ne méritait pas plus d'être mis en avant que telle fille ou telle garçon du groupe. Pour nous ça reprenait le langage des médias qui criminalisaient ce groupe, qui le réduisaient à Bonny and Clyde ou la Bande à Bonnot, qui personnalisaient à outrance, en le présentant précisément comme une bande, et pas comme ce qu'il était, c'est-à-dire une organisation politique.

Et vous à ce moment-là, vous êtes étudiante à quelle fac ?

A Jussieu, de 1975 à 1980.

Et le Comité de Soutien aux Prisonniers de la RAF, ça regroupait combien de personnes ?

C'était une petite structure, c'était dix personnes à peu près, et pas toujours les mêmes : il y avait un noyau fixe de cinq personnes, et autour de ces cinq personnes évoluaient une dizaine d'autres qui n'étaient pas toujours les mêmes, parce que c'était des gens très jeunes...

Des étudiants surtout ?

Non, il y avait pas mal de gens qui travaillaient : à l'époque travailler c'était très facile…

On trouvait facilement un travail ?

Oui, les gens travaillaient et s'ils réussissaient à rester un mois après ils avaient un travail. Il n'y avait pas vraiment de chômage.

Et donc pour vous le mouvement autonome apparaît en 1977…

Oui, mais il existait déjà. Il apparaît vraiment publiquement avec éclat dans les manifestations à l'automne 1977, l'automne où les prisonniers allemands sont assassinés et où Klaus Croissant est arrêté. Avant, c'était une mouvance qui commençait à se former mais qui ne s'était pas manifestée avec éclat dans l'espace public : ça j'en suis certaine.

Et pour vous à partir de quand cette mouvance existe-t-elle, même si elle n'apparaît pas publiquement ?

A partir de 1976, ça c'est clair.

Mais vous à ce moment-là, est-ce que vous vous définissez comme maoïste ou marxiste ?

Maoïste pas du tout, marxiste oui.

Mais pas marxiste-léninin iniste ?

Non, pas marxiste-léniniste au sens de maoïste. Non, je dirais seulement marxiste.

Mais pas léniniste ?

Non, finalement non. J'avais lu tout Lénine justement.

CGT qui se retrouvent en taule : ils cassaient plus que tout le monde : ils cassaient tout, ils cassaient les vitrines, ils cassaient les flics, ils faisaient vraiment mal : il y a eu des morts cachés, c'est évident, c'est sûr, peut-être pas le 23 mars 1979 mais pendant toute cette période là en Lorraine et dans les grosses manifs. Elles étaient hyper speeds : j'ai vu des trucs hyper speeds, j'ai vu des gros gaillards serrer un CRS au sol à trois… Il devait pas être en très bonne forme en sortant…Ou au lance-pierres… Nous, ce qu'on faisait, c'est que dès qu'il y avait quelque chose quelque part, on se déplaçait. Plein de monde faisait ça. On s'est déplacé en Lorraine, on s'est déplacé vachement aussi chez les dockers à Nantes. Il y avait un groupe qui s'appelait « Les Fossoyeurs du vieux monde » qui était vachement en liaison avec les dockers : dockers marseillais, dockers nantais…

Quel était la nature de ce groupe ?

Un petit groupe autonome avec une revue qui s'appelait « Les Fossoyeurs du Vieux Monde », et qui essayaient de rester en liaison avec des luttes précises et des réalités précises, qu'elles soient de tout type : qu'elles soient ouvrières ou qu'elles soient de taulards : ça tournait aussi vachement autour de la taule, ça c'est sûr. Par exemple, l'affaire Courtois en 1985, quand il y a eu la prise d'otages à la Cour d'Assises, il y a eu tout un groupe qui s'est occupé de ça pendant un grand moment en en faisant la publicité. Il y a eu des attentats minimes : des petits attentats à gauche, à droite, en stoppant des trains… Différentes choses comme ça, pour essayer de répercuter à l'extérieur ce qui avait été fait par Courtois et Khalki et de faire en même temps des actions pour continuer la même chose dehors.

Est-ce que les Fossoyeurs du Vieux Monde étaient aussi en lien avec les sidérurgistes ?

C'était les Parisiens surtout. De toute façon, tout passe un peu par Paris, faut reconnaître.

Est-ce que tu as senti une rupture après le 23 mars 1979 ?

Non, il n'y a pas de rupture.

Pourtant, plusieurs personnes m'ont parlé d'une rupture après cette date-là. On m'a dit qu'il y avait eu une répression très forte et que le mouvement avait disparu après cela…

Non bien sûr, le mouvement a existé après. Il a existé jusque… En fait, il y a la gauche qui est arrivé en 1981, il y a Action Directe qui a commencé à se démarquer, il y a eu des morts dans les squats, il y a eu une petite série de choses comme ça qui ont marqué. Mais ce n'est pas le 23 mars 1979, pas du tout. Il y a eu la loi anti-casseurs juste avant la manifestation du 23 mars : il y a eu une rafle énorme le matin même, ils ont arrêté 200 personnes, on était hyper surpris. Et je pense que c'était en application de cette loi-là. Mais l'essoufflement du mouvement n'a rien à voir avec le 23 mars. Je pense que c'était déjà essoufflé en 1979. Il n'y a pas eu de rupture. C'est un truc qu'est vraiment mort faute de racines. Et évidemment, c'est sûr, à mon avis, s'il y a un truc qui a tout foutu en l'air, c'est l'arrivée de la gauche. C'est plus mai 1981 qui aurait été un moment de rupture, mais pas que pour les autonomes, pour tout : de toute façon, ils ont coupé les racines de tout. Vraiment, il y a eu une espèce d'illusion, pas chez nous bien sûr, mais en tout cas de partout, que ça correspondait à la révolution sociale-économique-machin : du coup, on (et plein d'autres) s'est retrouvé encore plus à l'écart, dont Action Directe. Ils ont été super malins, ils ont sortis les mecs d'Action Directe à ce moment là, sur l'amnistie, et ils savaient très très bien en les sortant qu'ils allaient pas s'arrêter et qu'ils allaient pouvoir les remontrer du doigt en disant : « *Vous voyez bien, il y a la bonne critique qui est acceptable, et le terrorisme et la violence politique qui est inacceptable* ». C'est pour ça qu'ils

Qui étaient ces penseurs ?

J'ai un petit peu oublié les noms. On avait pas mal de mecs italiens. Il y avait des Américains qui passaient là, il y avait des Anglais…

Des Américains ?

Oui, bien sûr, je me rappelle, il y avait des anarchistes américains, des Noirs américains qui étaient venus aussi : tout le mouvement des Black Panthers à ce moment-là était vachement fort encore, toutes les répercussions. Aujourd'hui, qu'est-ce qu'il reste des Black Panthers ? Qu'est-ce qu'il reste comme bruit autour de ça ? Il reste Mumia Abu-Jamal, c'est tout pratiquement, pour nous en France. A l'époque il y avait vachement plus que ça : ça restait un truc bien plus vivant. C'est un truc bien speed les Black Panthers, quand même. Je me rappelle, il y avait plein de gens pour qui et moi-même c'était plus la RAF, les Brigades Rouges, etc.... Et puis, il y avait d'autres gens, on regardait vachement aussi de l'autre côté : c'était un drôle de mouvement qui, comme pour l'Italie, sortait d'un tissu social bien précis, avec une histoire bien posée dans la réalité, ce qu'il y a jamais eu en France à mon avis. Et c'était ça le problème de l'Autonomie, si on peut appeler ça l'Autonomie, c'est qu'elle n'a jamais été inscrite réellement dans un tissu social : elle a toujours été décalée, on avait pas d'assises, il n'y avait pratiquement aucun lien : les liens qu'il y a eu, c'était des liens vraiment très circonstanciels. C'est-à-dire que même les gros moments où on allait dans les Ardennes ou en Lorraine (on allait toutes les semaines à Chooz chez les sidérurgistes, ou à Longwy chez les mineurs), c'était toujours rigolo, mais ça a jamais créé en fait réellement de liens suffisamment forts pour que ça donne quelque chose. C'était vraiment circonstanciel : nous on se déplaçait là où il se passait quelque chose. Tandis qu'en Italie ou aux Etats-Unis pour d'autres choses, c'était les mêmes gens : ça sortait du même tissu social. C'est-à-dire que du même tissu social sortaient à la fois des ouvriers qui se battaient, et à la fois des gens qui avaient choisi de pas être ouvrier et qui se battaient aussi : mais c'était les mêmes. Nous on était pas les mêmes. Nous c'était vraiment quand même, on peut le dire, grosso modo, un milieu apparenté étudiant : personne faisait vraiment des études, mais c'était apparenté étudiant. En vrai, il y avait pas beaucoup de prolos. On a toujours été fascinés, moi et puis d'autres, on a toujours été vachement intéressés par d'autres endroits à cause de ça : à cause du fait que nous on sentait bien qu'on était décalés. C'était bien, on aimait bien ce qu'on faisait, mais on arrivait jamais à se définir comme d'autres, de la même façon, à partir d'un quelque chose : une classe, un truc… Donc, du coup, on s'est appelé les autonomes. L'Autonomie italienne, c'est l'autonomie ouvrière d'abord, avant d'être une autonomie. Nous, on a jamais été une autonomie ouvrière, jamais. Il n'y a pas un ouvrier en France qui s'est défini comme ça, même les plus speeds des speeds. Il y en a eu des speeds : quand les Lorrains descendaient, c'était la fête.

Pourtant, il a existé des groupes autonomes de travailleurs. Il y a eu celui de la BNP dont faisait partie Nathalie Ménigon…

C'était vraiment autour d'elle, c'était vraiment familial, c'était vraiment rien : elle a pas entraîné beaucoup de gars de la BNP, ça se saurait. Mais même ceux qui étaient là, généralement ils étaient syndiqués à la CFDT ou à la CGT. En France, il y a toujours eu ce truc de syndicats vachement forts, même chez les anarchistes… Et donc, du coup, ça a quand même toujours causé des problèmes. Il faut pas se mentir, il y a toujours un moment où on se sentait « étranger ». On a jamais réussi vraiment à organiser une défense collective : il y en a eu des inculpations, il y a eu des problèmes, pendant les grosses bagarres il y avait des trucs en commun, mais quand même les choses s'organisaient autour de liens affinitaires pas si politiques que ça. Quand il y avait les bastons à Paris par exemple, il n'y a pas les sidérurgistes de la

Mais quand vous étiez au lycée, dans votre groupe vous vous disiez maoïste…

Je l'étais à seize ans.

Mais c'est juste parce que vous étiez au lycée…

Je me formais, c'est grâce à eux finalement que j'ai beaucoup lu : ça m'a beaucoup apporté puisqu'entre seize et dix-huit ans, j'ai pratiquement lu toute l'œuvre de Marx, plus Lénine, plus Staline, puisque staline faisait partie de l'héritage, beaucoup de Mao, c'est bien ! Ca forme un esprit !

Mais comment percevez-vous les autonomes ?

Mon analyse du mouvement autonome aujourd'hui, mais que j'avais à l'époque déjà, c'est qu'une partie du mouvement autonome, et celle finalement qui m'attirait le plus, que je trouvais le plus attachant, le plus intéressant dans ce mouvement, c'était pas les étudiants qui faisaient partie de la mouvance autonome et qu'ont bien retiré leur épingle du jeu (des théoriciens, comme ceux qui n'étaient pas théoriciens, mais qui se permettaient une petite parenthèse romantique dans leur vie, en jouant la radicalité), mais c'était tout ces très jeunes gens (je dis « *jeunes gens* » parce que c'était surtout des garçons) qui venaient vraiment des couches sous-prolétaires, du sous-prolétariat urbain, qui compteraient aujourd'hui pour de la « *racaille* » (puisque c'est le terme qu'on emploie), et qui s'appropriaient un espace politique, et qui le faisaient en partie contre ces beaux parleurs des groupes gauchistes : les bien huilés, les trotskystes, etc… qui avaient un bon petit capital culturel, qui avaient fait 68, ou qui en étaient plus proches par l'âge, et qui finalement occupaient toute la scène politique, ne faisaient pas de place à la jeunesse, se voulaient les éternels jeunes : cette génération qui a fait 68 a eu beaucoup de mal à passer le flambeau ! Ils étaient « *jeunes* » de toute éternité ! A l'époque, ils avaient vingt-cinq ans, nous on en avait à peine vingt, il fallait nous faire une petite place quand même ! Moi j'interprète un petit peu ça comme ça : les autonomes, leur radicalité, leur violence, étaient dirigées en grande partie contre ces groupes : pendant les manifestations, il s'agissait d'attaquer les Services d'Ordre de la LCR (surtout de la LCR d'ailleurs), etc… C'était quand même se battre contre une génération d'aînés qui ne laissaient pas leur place et puis surtout qui accaparaient la parole, qui étaient en quelque sorte des spécialistes de la révolution et qui maniaient très bien le langage. Il y avait ces jeunes prolétaires qui avaient une certaine déficience au point de vue capital culturel, capital politique, mais qui étaient habités par une rage ! Et ça, c'était ce côté qui me séduisait dans le mouvement autonome, et qui m'effrayait aussi parce que c'était des petites brutes certains, mais ils avaient ce côté attachant… Par contre, je n'aimais pas du tout, et c'est ce qui m'a tenu à l'écart de ce courant, les intellectuels autonomes, parce qu'on sentait bien chez eux ce côté retors…

Vous voulez parler des gens de Camarades ?

Oui, et puis d'autres qui n'ont pas été aussi connus, j'en connaissais personnellement : des gens qui étaient étudiants rue d'Ulm et qui jouaient les autonomes avec leurs beaux blousons de cuir à je sais plus combien ! Moi je me sentais plus proche des autres : les troupes, la base !

Est-ce que vous avez participé au mouvement, aux Assemblées Générales qu'il y avait à Jussieu ?

Oui quand même, j'avais une curiosité pour le mouvement, j'ai assisté à pas mal d'AG, et puis dans les manifestations…

Il y a les manifestations de soutien à la RAF à l'automne 1977…

Celles-là, je n'ai pas eu besoin de les faire avec eux ! C'était pour moi une telle catastrophe ! Ces gens-là arrivaient comme un cheveux sur la soupe alors qu'ils ne s'étaient jamais intéressés à la RAF ! C'était quelque chose que je trouvais détestable parce que nous on avait crié dans le désert pendant des années pour alerter l'opinion sur la situation de ces prisonniers ! Dans le désert, vraiment, parce que personne ne venait sur les stands qu'on animait, peu de gens aux meetings qu'on organisait, et là les gens étaient assassinés, ou s'ils n'ont pas été assassinés ils sont morts dans des circonstances troublantes…

Vous pensez que les prisonniers de la RAF ont été assassinés ?

Je ne trancherais pas, je suis pas sûr, mais ça ne change pas grand-chose… En tout cas pour moi à l'époque ils ont été assassinés et s'ils avaient été assassinés, c'est parce que justement il n'y avait eu aucun soutien, personne ne s'était intéressé à eux avant. Alors ça faisait mal au cœur de voir les gens s'emparer de ce thème une fois la catastrophe arrivée…

Vous avez perçu cette mobilisation comme de la récupération ?

Oui, en quelque sorte. Ce qui était abominable, c'était de dire « *Baader était un camarade* », parce que ça détruisait tout ce travail pédagogique qu'on avait fait pour dire : c'est pas une bande, c'est une organisation politique, c'est pas « *La Bande à Baader* » justement, c'est la Fraction Armée Rouge, elle a telle ligne politique… Et eux mettaient au premier plan une figure romantique à laquelle ils s'identifiaient, donc pour moi ils se comportaient comme Le Figaro ou Le Parisien.

D'après vous, à quel courant politique pourrait être rattachée la RAF ?

La RAF est issue du mouvement étudiant allemand, elle porte en elle tout son héritage. Ils étaient marxistes dans leur analyse globale du monde, du système capitaliste, etc… Ils avaient un héritage marxiste mais un héritage marxiste riche, pas dogmatique quand même, avec notamment quand même un bon détour par l'Ecole de Francfort. Ce sont des gens qui, même s'ils n'avaient pas lu forcément Marcuse, Adornau, etc…, ils en étaient bien imprégnés, comme tous les gens qui avaient participé au mouvement étudiant allemand, donc il y a certains textes très très pertinents de la RAF. Dans leur pratique, c'est vrai, on pouvait en tout cas les voir proche de l'anarchisme. Eux en tous cas ils se sont toujours définis comme marxistes.

Mais vous ne pensez pas que la RAF est un groupe léniniste ?

Ils sont marxistes-léninistes, mais pour moi léniniste ça veut rien dire. Ils sont marxistes. Ils ne sont pas léninistes au sens où ils ne voulaient pas construire un parti justement, dans ce sens ils ne le sont pas : ils ne veulent pas du tout être un parti d'avant-garde de la classe ouvrière, absolument pas.

Mais au niveau de l'organisation interne, il y avait quand même un système hiérarchique ?

Pas du tout justement, absolument pas. C'était vingt personnes qui fonctionnaient par petits groupes. Il y a eu deux vagues successives de vingt personnes à chaque fois. Dans la période intéressante, c'est-à-dire 1971-1972, où se sont accomplis tous les grands attentats anti-américains, c'est vingt personnes qui accomplissaient ces faits, ce qui est fabuleux quand on y pense : quatre petits groupes de cinq-six personnes. C'est un milieu qui compte entre vingt et trente personnes, et puis autour il y a évidemment des sympathisans ou des gens qui vont un peu aider pour

Oui, on lisait beaucoup. On lisait de tout : on lisait des trucs récents comme les bouquins allemands de la RAF qui circulaient vachement, on lisait des trucs italiens, et puis on lisait aussi des plus vieux : on lisait du Rosa Luxemburg, on lisait du Marx… On essayait d'avoir une culture… On lisait des écrits américains des Black Panthers… On faisait surtout (mais je sais pas si tout le monde faisait ça mais nous on était un gros paquet à faire ça) des soirées collectives, des réflexions comme ça : on se donnait des thèmes, chacun travaillait, se ramenait avec une lecture, et proposait ça. Avec les Black Panthers on l'a vachement fait. Avec Marx aussi on l'a vachement fait. Il y avait toujours deux-trois plus intellos que les autres qui comprenaient plus vite, qui bouquinaient et qui venaient raconter. Ca fait une culture générale qui était d'un bon niveau. Rapidement on a su de quoi on parlait, à la fois d'un point de vue économique : on se demandait, sur la critique de l'argent, pour essayer d'avancer un petit peu, c'est évident qu'on a essayé de comprendre comment ça fonctionnait, qu'est-ce que c'était que cette histoire de plus-value, de valeur d'échange, de valeur d'usage… On lisait aussi les situs, mais les situs c'était encore autre chose, c'était pas pour la théorie les situs, les situs ce qui nous amusait c'était le côté joueur, on aimait bien ça.

Vous formiez donc un petit groupe informel d'une trentaine de personnes dans votre lycée, est-ce que c'est bien cela ?

Oui, dans le lycée. Et puis à côté avec d'autres, de d'autres lycées. Et puis après on a retrouvé des gens dans des facs, on a retrouvé des gens qu'étaient pas dans les études… Moi j'habitais dans une cité, j'habitais dans la ZUP à Fontenay-Sous-Bois. Et là-dedans, dans cette ZUP, on fréquentait à la fois des mecs du lycée, mais on était aussi vachement avec les mecs qu'étaient déjà au boulot, ou d'autres qu'étaient ni au boulot, ni à l'usine, des mecs qu'avaient nos âges.

Est-ce que tu allais aux Assemblées Générales qui se déroulaient à l'université de Jussieu à partir de 1977 ?

Oui, bien sûr. J'y suis pas allé en 1977, je crois que j'y suis allé un peu plus tard, j'ai oublié un petit peu les années, je crois que j'y suis allé en 1978-1979. Moi je me rappelle de 1980 surtout, des grosses manifs de 1980.

C'est à cette occasion qu'il y a un mort : Alain Begrand. Est-ce que tu le connaissais ?

Pas personnellement.

Est-ce que c'était un lycéen ?

C'était un étudiant ? Il était plus vieux qu'un lycéen…

On m'a dit qu'il était SDF…

Il était squatter je crois surtout. Non, je crois qu'il était étudiant… mais étudiant, c'était facile après : il y avait plein d'étudiants… Et puis, il y avait Vincennes aussi à l'époque… Et Vincennes c'était pas rien… Là, c'était un sacré vivier… Là aussi il y avait un tas de gens qui venaient… En 1980, on a commencé aussi à aller un peu à Vincennes. A la fois parce que c'était un lieu où on pouvait facilement se retrouver, qui était accueillant, et puis parce qu'il y avait des mecs qui venaient parler là qu'on entendait pas ailleurs : des espèces de penseurs qui nous apprenaient des trucs, juste des trucs de pensée (parce qu'après sur le terrain on les voyait pas beaucoup), mais c'était bien quand même de les entendre.

aller en cours mais on tenait toujours, on nous a jamais fait chier parce qu'on avait vraiment un rapport de forces différent : on avait un foyer à nous hyper fort, on avait un journal (déjà, c'est marrant), on faisait des affiches, on allait de lycée en lycée. Dès qu'il y avait une exclusion dans un lycée dans la banlieue d'à côté, on allait voir ce qui se passait et on revenait avec les autres élèves : « *C'est une honte, il faut se mettre en grève tout de suite !* ». Enfin, de toute façon, toutes les occasions étaient bonnes pour pas aller en cours, pour discuter, pour foutre le bordel quoi. On était forts dans ce lycée parce que nous on était déjà un bon petit paquet, parce que en dehors de nous, il y avait aussi d'autres groupes : il y avait des gauchistes, il y avait des communistes, il y avait les Comités d'Action Lycéens, avec qui on s'entendait pas, mais ça faisait quand même un bouillonnement, il y avait quand même une assise. On était forts des relations avec certains profs qui étaient vraiment tranquilles, qui remplissaient jamais les carnets d'absence parce que ce qu'on faisait ça leur plaisait. On était forts aussi des relations avec tous les surveillants du bahut qui nous soutenaient et court-circuitaient toutes les punitions qu'on pouvait nous coller à cause des absences : il y a eu un trimestre, j'avais 215 heures isolées et 50 demi-journées d'absence. On était forts de tout. On était forts des relations avec tout le personnel : même les mecs qui bossaient à la cantine, on avait fait grève pour eux pendant trois semaines parce qu'ils gueulaient contre leurs conditions de boulot et nous on avait dit qu'ils étaient pas assez payés etc., et on avait fait grève pour eux. Et donc ça faisait un rapport de forces qui était quand même nettement en notre faveur, et ça nous permettait de sortir dans Paris, de se dégager du lycée et d'aller dans toutes les manifs dès qu'il y en avait une : et il y en avait un paquet à cette époque là ! En 1977, c'est l'époque par exemple de la Bande à Baader avec toutes les histoires autour de l'avocat Klaus Croissant. Et nous on allait dans ces manifs là en groupe : on était une trentaine, on retrouvait d'autres gens de d'autres bahuts. Les pions là aussi ont joué un sacré rôle parce qu'ils nous ont présenté encore à d'autres personnes un peu plus vieilles que nous, ce qui fait qu'on a grandi vite dans toute cette ambiance là. Et on allait au carton dans les manifs, de toute façon on venait pour ça. Et je pense qu'il y avait plein de monde comme ça. Enfin, on savait pas encore comment on se définissait, on se définissait pas. Mais ce qu'on savait c'est qu'on aimait pas les cadres, on aimait pas les syndicats (ça je m'en souviens très bien), on aimait pas la CGT, on aimait pas la LCR surtout : c'était nos bêtes noirs, ceux-là quand ils nous attrapaient… On aimait pas les flics bien sûr, mais quand la LCR ou la CGT nous attrapaient, c'était vraiment une partie de plaisir avec quelques-uns d'entre nous qu'ont pris des grosses dérouillées dans les manifs. Mais ça nous a jamais empêché de continuer : toujours on cassait, on gueulait… Le 23 mars 1979 par exemple, on était je sais plus combien : un paquet énorme, énorme !... de gens qui se connaissaient, qui étaient encore tous au lycée : c'est des gens jeunes, il y en avait des beaucoup plus jeunes que nous, super jeunes. En 1980, encore à Jussieu, où je m'en rappelle on a foutu encore… Ca continuait… Mais là j'étais déjà plus au lycée… Il y a eu autre chose, c'est qu'il y avait vraiment tous les âges, tous les âges pouvaient être là : donc du coup nous on pouvait être là aussi. Et après, quand il y a eu des plus jeunes que nous, moi j'avais 17-18 ans, il y avait des mecs qu'avaient 13-14 ans qui venaient là, qui foutaient le bordel comme nous, et puis il y avait des plus vieux, des gens qu'avaient 30 ans… C'est le souvenir que je garde de cet espèce de rassemblement, de mouvement, sans qu'il y ait réellement ou forcément une conscience (c'est peut-être pour ça qu'il n'y a pas d'écrit d'ailleurs), sans qu'il y ait réellement ou forcément une conscience unique, vraiment directrice de tout ce qui se profilait…Il y avait plein de petits groupes… Tout le monde avait une idée quand même précise, parce qu'on bouquinait vachement aussi en même temps : tout le monde savait qu'on était là pour lutter contre le Capital, contre l'Etat, et qu'on voulait pas se laisser emprisonner, et qu'on voulait pas se laisser prendre au piège ni des partis de gauche bien évidemment, mais pas plus par ceux d'extrême-gauche qu'on sentait bien être là comme un encadrement à la fois idéologique et militaire : c'était des autoritaires, des gros autoritaires.

Tu as dit que vous lisiez beaucoup. Que lisiez-vous comme livres ?

l'hébergement ou pour ceci ou pour cela, mais c'est un milieu de vingt-vingt-cinq personnes. Mais enfin, néanmoins, c'était pas une raison pour les personnaliser alors qu'eux-mêmes ont toujours lutté contre ça, et d'ailleurs c'est toujours effacé, il s'est jamais présenté comme un chef ou quoi que ce soit. Donc, il y avait ce contexte de toute façon chez les autonomes qui débloquait : très machistes, un romantisme révolutionnaire un peu vulgaire, avec comme ça une identification à quelques figures, un mépris royal pour les femmes, parce que la RAF, il faut quand même le rappeler, un militant sur deux est une femme, et c'est pas des femmes qui se contentent de faire à manger pour les militants qui rentrent d'action : elles sont à la fois des théoriciennes, des poseuses de bombe, etc… C'est pour ça que le slogan des autonomes m'apparaissait particulièrement déplacé, et nous, les anciens militants du Comité de Soutien, ça nous faisait mal.

Et comment percevez-vous les gens des NAPAP et d'Action Directe ensuite ?

Comme des groupes relativement intéressants par leurs actes (mais qui arrivent tard de toute façon, qui ne sont plus compris), mais par contre pas du tout intéressants par leurs textes par rapport justement à ce qu'avait su produire la RAF comme analyse : n'importe quel texte d'Action Directe vous tombe des mains au bout de cinq lignes, ça n'a aucun intérêt, pour le coup il aurait fallu que leurs actions ne soient pas éclairées par des textes puisqu'elles étaient compréhensives d'elles-mêmes ! Mais quand Action Directe apparaît sur la scène publique, c'est déjà tard quand même, et moi je ne suis plus vraiment dans ces trucs là…

Vous habitiez dans un squat à cette époque-là ?

Oui, au 2 rue Raymond Losserand, dans le 14e. C'est un squat qui a été ouvert à l'automne 1977 justement, et qui duré plusieurs années. Moi, je l'ai quitté au bout d'un an. Il a duré assez longtemps. C'était un squat intéressant.

En quelle année a-t-il été expulsé ?

stratégie que la police a adopté sur Paris, c'était de faire pourrir les squats. Je me demande même si certaines personnes n'étaient pas introduites…

Avec la drogue ?

Oui, avec la drogue. Et en fait tous les squats ont été coulés comme ça. Et contrairement à l'Allemagne. Je connaissais beaucoup de squats à Berlin : en Allemagne il y avait une prise en charge collective, une sorte de cooptation : c'est-à-dire il y avait un squat qui s'ouvrait, ensuite pour pouvoir faire partie du squat on devait être coopté par l'Assemblée Générale des squatters. On avait des droits mais surtout des devoirs en Allemagne, quand à l'organisation de la vie en commun, le nettoyage, la remise en état des locaux, la participation aux réunions, etc…, et on pouvait être exclu d'un squat si on se comportait d'une certaine manière. En France ça heurtait les conceptions un peu libertaires, ce qui fait que n'importe qui s'installait n'importe où, y compris des gens qui n'avaient aucun sens de la vie collective. Et puis il y avait des gens qui étaient des petits malfrats, et n'importe quel squat se pourrissait de cette manière-là. Rue Raymond Losserand, au début c'était un squat intéressant parce qu'il y avait un restaurant. On avait ouvert un restaurant qui était d'accès libre, c'est-à-dire que chacun donnait en fonction de ses moyens. On mettait un prix indicatif mais si quelqu'un mangeait et ne payait pas, on laissait. Si quelqu'un n'avait pas assez, on donnait moins, mais on pouvait aussi donner plus. Il y avait des ateliers pour les enfants qui avaient ouvert, il y avait une cohabitation, une osmose qui s'étaient créée avec des vieux habitants, puisqu'en fait c'était un immeuble qui avait été vidé avec une certaine brutalité de ses anciens locataires, mais certains locataires avaient refusé de partir, s'étaient accrochés : c'était des personnes âgées : il y avait un vieux républicain espagnol… Quand on a investit le squat, bien entendu ils étaient contents finalement de voir des gens s'installer, et pour nous c'était très important de permettre à ces gens

de continuer à vivre et de vivre bien là. Et même, ce qu'on voulait, c'était leur apporter plutôt plus de sécurité et plus de bien-être que dans un immeuble dévasté, muré, etc… Au début, c'est comme ça qu'on a été accueilli. Et puis finalement, étant donné les gens qui se sont progressivement installés, c'était impossible pour ces vieilles personnes de rester là, parce qu'il n'y avait aucun respect de la vie commune. Nous, on avait pas vraiment l'esprit des squats autonomes justement. Et c'était bien : c'était un endroit où il y avait beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants, c'était un squat très féminin, et ça a été un peu cassé… On avait plusieurs sensibilités politiques : des gens plutôt radicaux, d'autres moins…

A part les anciens locataires, est-ce qu'il y avait des gens de tous les âges ?

Ca allait de 20 à 40 ans, c'était pas un squat jeune-jeune, il y avait une grande majorité autour de 20-22 ans effectivement, mais il y avait justement des femmes de 35 ans avec des enfants, mais qui n'ont pas pu rester longtemps, très vite c'était impossible de vivre là avec des enfants : on ne peut pas faire n'importe quoi avec des enfants.

C'était plusieurs appartements ?

Oui, il y avait plein d'appartements, plusieurs cages d'escaliers, on était à peu près deux-trois personnes par appartement. Aujourd'hui il reste une petite partie de l'immeuble : le reste a été complètement détruit, alors que c'était un ancien moulin qui à mon avis aurait pu être restauré. Le moulin se trouvait au milieu du squat : il y avait deux entrées. On avait fait des ateliers pour les enfants du quartier, il y avait de très beaux arbres aussi. Dans ce quartier, autour de la gare Montparnasse, c'était plein de petits immeubles à deux étages… La rénovation s'est faite avec une brutalité inouïe en l'espace de quatre ans à peu près. Il y avait plein de petits squats d'ailleurs. Celui-là était connu parce qu'il y avait une vie collective mais il y en avait d'autres qui étaient incognitos, avec beaucoup de gens qui justement voulaient pas faire de publicité pour pas avoir d'ennuis : ils ouvraient un appartement, ils s'installaient… Il y en avait beaucoup. C'était du bâti en bon état : ça a été complètement bousillé pour faire ces horribles immeubles alors qu'il y avait des tas d'immeubles très jolis : beaucoup d'épiceries bretonnes, ça avait un charme incroyable ! Et bien entendu, il y a eu des dealers, ça c'est classique : ça a été complètement infesté par les dealers. Le commissariat était juste à côté, il n'intervenait pas du tout : ils ont laissé pourrir au maximum jusqu'à ce qu'il n'y ait vraiment plus personne pour protester le jour où les pelleteuses abattaient tout. En France, c'est toujours la stratégie de rénovation des quartiers. Le commissariat était de l'autre côté de la rue, ils auraient pu nous vider par la violence mais ça aurait fait du bruit : ils ne l'ont pas fait, ils ont préféré le pourrissement. Je me suis demandé, parce qu'il y avait quelques personnes qui étaient un petit peu bizzard, mais finalement maintenant je me demande si c'était pas des indicateurs de police… Parce que là ils pouvaient pas trop : le squat avait été très très bien accepté dans le quartier puisqu'il y avait un magasin, c'était Leroy-Merlin je crois (Leroy-Merlin était moins important qu'il ne l'est aujourd'hui) : ils nous faisaient des prix : quand on disait qu'on venait du squat, ils nous faisaient 20 % de réduction : on était très bien accueilli parce qu'ils savaient qu'on rénovait et qu'on avait pas beaucoup de sous, on jouissait d'une certaine popularité. Evidemment, après un an, ça s'était tellement dégradé… En Allemagne, la stratégie de pourrissement n'était pas possible parce que précisément les militants allemands défendaient leur territoire. Enfin, là on est loin du mouvement autonome. Les autonomes faisaient des squats beaucoup plus militants, beaucoup plus durs, très différents…

Le squat de la rue Raymond Losserand n'était donc pas un squat autonome ?

Non, d'ailleurs une fois il avait été mis à sac par des autonomes du squat Lahire qui nous traitaient de squat bourgeois parce que pour eux un squat n'était pas une manière de se loger pour se rendre la vie plus agréable, c'était forcément des bastions militants : il n'y avait pas cette aspiration au bien-être. Je pense qu'une des faiblesses du mouvement

ENTRETIEN AVEC STEPHANE

(pseudonyme, 29/01/2004)

Stéphane n'avait que 16 ans en 1977. On peut donc dire qu'il fait partie de la seconde génération du mouvement autonome. Cependant, son témoignage permet d'illustrer l'apparition de premiers groupes autonomes dès 1975. Ces groupes de collégiens ne se réclament pas encore de l'Autonomie mais ils en ont déjà toutes les caractéristiques. Stéphane participe réellement au mouvement parisien à partir de 1978. Il ne se réclame alors d'aucune idéologie. Cependant, de par ses références théoriques, Stéphane se rapproche de l'ultra-gauche et des courants post-situationnistes qui participent à la mouvance autonome comme les « Fossoyeurs du Vieux Monde ». Le témoignage de Stéphane est aussi intéressant pour sa description des squats autonomes parisiens.

A partir de quand as-tu commencé à faire de la politique ?

STEPHANE : Je m'en rappelle, c'était en troisième, à la fin du Collège (1975-1976). On était un petit groupe, il y avait un peu de tout, des filles, des garçons, certains ensuite ont viré aux Jeunesses Communistes (d'autres comme moi ont évidemment refusé d'aller se mettre là-dedans). Nos activités à cette époque-là consistaient en grande partie à détruire tout ce qui concerne les campagnes électorales, à faire des bombages partout où on pouvait sur les murs du CES ou du lycée qui était juste à côté. Moi, j'étais à Fontenay-Sous-Bois. Ce qui se passait dans les CES dans lesquels on était, c'est qu'il y avait des surveillants qui étaient des militants, des gauchistes pour la plupart (et d'autres qu'on va retrouver après dans l'Autonomie, c'était rigolo). Et donc, on était tout le temps en discussion avec eux, et aussi avec deux-trois profs qui étaient bien speeds. On bombait, je me rappelle à l'époque, les premiers bombages qu'on a fait, c'était le bombage situ « *Ne dites plus « Bonjour monsieur le professeur », dites « Crève salope ! »* ». On l'avait bombé à l'entrée du CES. On bombait aussi vachement des trucs sur la vie : je me rappelle d'un gros « *Orgasme* » qu'on avait bombé en bas dans le hall du CES, ou alors à l'occasion de visites : il y avait la visite d'un inspecteur d'académie pour une inauguration, on avait mis des bombages d'insultes de toute l'Administration scolaire, contre le recteur, contre le directeur du CES… Pendant la loi Haby (il y avait un projet de loi), j'étais en troisième. On a réussi à faire une petite grève. Au CES, c'était pas simple car on était encore vachement sous la tutelle des parents et des rapports profs-parents. Mais moi j'avais la chance d'avoir un père qui était un vieil anarchiste et une mère qui m'a jamais fait chier, et qui au contraire venaient nous défendre moi et mes potes auprès des profs en disant qu'on faisait ce qu'on voulait et qu'on avait bien raison de protester contre la loi Haby, que c'était une loi dégueulasse : c'est le début des réformes sur la sécurité, sur la pédagogie… A partir de 1975, ils essayaient de nettoyer tout l'esprit soixante-huitard qui avait pu s'installer dans les cadres de l'enseignement (et tout le truc un peu à la cool ça les gênait) et de faire rentrer le monde du travail à l'école. Ca avait été un petit peu délaissé pendant quelques années. Et donc, ils y ont été doucement. Aujourd'hui, c'est les flics qui rentrent dans les écoles : c'était inimaginable à l'époque, c'était pas possible qu'un flic rentre dans un collège. Non seulement les élèves auraient hurlé, mais les profs aussi auraient hurlé : il serait pas rentré, il se serait fait jeté c'est sûr. Ca c'était les premiers trucs. Après, il y a eu le lycée : c'était pendant trois ans à Fontenay-Sous-Bois. C'était une super période parce que la vie au lycée était une grève quasiment illimitée : il n'y a pas eu une année au lycée où on a pas été en grève les deux tiers de l'année, même si on était à dix, des fois on s'est retrouvé à dix à pas

un passé politique et une évaluation des évènements. Il faut dire encore une fois que le 23 mars 1979 la répression a été tout à fait démesurée, énorme : ça cassait ! Ca nous étonnait même pas à la limite, parce qu'on s'attendait à tout : il y aurait eu trois morts, j'aurais pas été plus étonnée que ça, mais on avait vraiment le sentiment qu'il n'y avait plus rien d'un Etat de droit. Quand vous êtes confronté à un procès comme celui que je viens de vous décrire, vous savez que vous ne pouvez rien attendre de la justice. Et puis, il y a des gens qui ont été sérieusement tabassés.

Mais il n'y a pas eu de morts le 23 mars 1979 ?

Non, mais il y aurait pu en avoir.

Est-ce que vous avez participé au sabotage des composteurs dans le métro en juin 1978 ?

Non, ça ne m'a pas marquée, ça n'a pas dû avoir une ampleur démesurée…

Il y avait quand même un peu de tout au niveau des manifestations et des collectifs…

Oui, il y avait plusieurs sensibilités, à l'intérieur aussi de la mouvance autonome, plusieurs origines, et puis je crois chez beaucoup, comme il y a dû avoir chez les anarchistes illégalistes, on retrouve finalement un peu les mêmes figures, c'est-à-dire des intellectuels qui vont bien tirer leur épingle du jeu, qui produisent des théories et des discours, bien si d'autres finalement allaient assez loin, et c'est ces autres qui paieront les pots cassés… Moi c'est un petit peu le sentiment que j'avais : une espèce de double-jeu et d'hypocrisie chez les autonomes, et puis de se la jouer : ils se la jouaient beaucoup : « *on part d'un café sans payer : on fait une grande entreprise prolétarienne* », il faut pas exagérer quand même ! Il y avait pas beaucoup de sérieux !

A partir de 1979, vous prenez vos distances…

Oui, il y a des choses qui ne me plaisaient pas, par exemple justifier l'arrachage du sac à mains, de cartes bleues : ça tombait bien sûr sur n'importe qui puisqu'on peut toujours dire que la personne à laquelle on arrache un sac est une horrible bourgeoise… C'était petit et mesquin par rapport à ce qu'avait pu être les groupes de lutte armée. Par contre, le mouvement autonome à Malville par exemple, c'est vrai que ça avait un sens parce que c'est des gens qui démontaient un peu les discours naïfs sur les centrales nucléaires avec « *solidarité avec les petits paysans* », etc… C'était des gens qui ont démonté certains côtés naïfs des discours de l'extrême-gauche. Et au moins un point sur lequel ils avaient raison, c'est qu'on ne peut pas faire l'économie de la violence : sur ce point là, on ne pouvait pas leur donner tort. Mais malheureusement ils appliquaient tout ça à des petits objectifs, à des petites choses : un manque d'ambition…

A quelle époque vous est venu l'idée qu'il n'y aurait jamais de révolution ?

Dans un coin de ma tête, il y a toujours eu cette pensée : je pense que j'oscillais toujours entre les deux. Moralement, mon éducation me poussait plus à devoir croire. J'y ai cru quand même si tôt que la grille d'analyse de la RAF me convenait : c'est-à-dire cette idée que tout le capitalisme tenait par l'exploitation du tiers-monde et qu'en aidant les pays du tiers-monde à s'émanciper, le capitalisme s'effondrerait dans les métropoles, j'y croyais ! Après, je sais pas, ça a dû être progressif…

autonome en France, c'était d'être très masculin. Il apparaissait et il était très masculin, et d'ailleurs les femmes autonomes gommaient toute leur féminité : l'uniforme c'était blouson de cuir et keffieh palestinien.

Est-ce que vous connaissiez des gens du squat de la rue Lahire ?

Oui, je connaissais des gens…

Combien y avait-il d'habitants ?

Une trentaine il me semble, ils étaient beaucoup : entre vingt et trente. Mais c'est pareil : sûrement avec des mouvements de population, c'était pas toujours les mêmes. Ce que faisaient les autonomes systématiquement pendant les manifestations (les manifestations étaient toujours organisés par d'autres), c'était de les détourner, de les parasyter, de se tenir sur les mains, et de faire de la récupération, mais sur un mode souvent un peu ludique : rentrer dans une pâtisserie et ressortir avec un énorme gâteau, des trucs comme ça… mais qui provoquait toujours des frictions avec le Service d'Ordre, qui était trotskyste en général dans les manifestations d'extrême-gauche, et c'était la guéguerre permanente… Ca avait un côté peut-être assez sympathique mais pas très productif. Moi je l'analyse en partie comme cette volonté de faire un petit peu échec à ces parleurs professionnels, ces gens qui maniaient si bien le verbe, qui s'arrogeaient toujours le droit de parler : on avait l'impression qu'ils allaient jamais décamper ! Ils avaient fait 68 et on allait toujours devoir s'affronter à eux, se montrer meilleurs marxistes, meilleurs dialecticiens, meilleurs ci, meilleurs ça… Et ces jeunes venant je pense de milieux très défavorisés culturellement, ils ruhaient un peu dans les brancards, les gens qui eux justement n'étaient pas allé longtemps à l'école : des gens un peu en rupture qui en tout état de cause n'étaient pas des étudiants. Ils s'imposaient d'une autre manière et ça c'était intéressant. Mais le problème des autonomes c'est qu'une fois leur grand ennemi, c'est-à dire les gauchismes, mort ou moribond, eux-mêmes le sont. Parce que je pense qu'ils étaient essentiellement des parasites des mouvements politiques. Ils n'avaient pas d'existence propre contrairement à ce qui a pu se passer en Italie et même à certains égards en Allemagne où il y a eu un peu plus tard une mouvance autonome : il y a un vrai courant autonome, notamment à Hambourg, qui est intéressant et qui a perduré.

En 1977, vous faisiez partie du Comité de Soutien aux Prisonniers de la RAF…

Oui, mais il n'a plus de raison d'exister à ce moment là.

Est-ce que vous êtes dans un autre groupe ?

Non, justement, après je rejoins des tas de cause : les manifestations antinucléaires de Malville… Il y a des mouvements qui existent, mais ce n'est pas des organisations. Je fais partie de tous ces mouvements : des comités de soutien ponctuels pour soutenir une personne ou un groupe de personnes en lutte sur un point précis mais plus d'organisations sur la longue durée. D'ailleurs, je me demande bien où j'aurais pu aller ! J'allais pas devenir trotskyste ! J'allais pas non plus aller au PS ! Mais encore une fois, ça ne veut pas dire hors de la politique, bien au contraire !

Vous avez participé à la manifestation du 23 mars 1979 ?

Bien sûr, évidemment.

Beaucoup se sont faits arrêtés le matin et n'ont pas pu y aller…

Oui, et il y en a eu beaucoup qui se sont faits arrêtés pendant la manifestation. C'était une répression dont on ne

peut pas avoir idée : le degré de violence inouïe des forces policières ! Il y a au moins vingt arrestations pendant la manifestation, peut-être plus, en tous cas au moins vingt-cinq procès. J'ai assisté à tous les procès bien sûr puisque certains de mes amis ont été arrêtés. C'était des jugements iniques ! C'était extraordinaire ! Il y avait un jeune lycéen d'ailleurs qui avait été arrêté d'après lui à tort, il ne faisait que passer (c'est bien possible), il était accusé d'avoir arraché une grille et de l'avoir lancé sur les policiers. Son avocat, le jour du procès, dit : « *Il nie avoir arraché des grilles, en tout état de cause c'est impossible qu'il ait arraché des grilles d'arbre dans cette rue, pour la bonne raison qu'il n'y a ni arbres ni grilles dans la rue* », il a quand même été condamné ! L'avocat, en dernier argument, dit : « *Ce jeune homme passe le bac à la fin de l'année, vous ne pouvez pas faire ça, il n'y a aucune preuve* ».

A quelle peine a-t-il été condamné ?

A plusieurs mois de prison ferme, un garçon de 17 ans ! Le juge a répondu à l'avocat : « *On est très bien en prison pour préparer le bac, il pourra se concentrer* ». Il faut se remettre dans le contexte d'avant 1981 quand même, puisque 1981 a beaucoup changé les choses au niveau de la répression policière, mais elle était très intense pendant ces années-là. En 1979, je pense qu'il y a eu une certaine peur pour réagir avec cette démesure. Le mouvement autonome justement, en 1979, est fasciné par les luttes ouvrières des sidérurgistes et voit un petit peu un nouveau sujet révolutionnaire dans les sidérurgistes de Denain et Longwy (puisque le slogan c'était : « *Longwy, Denain nous montre le chemin* »), et il y avait eu localement beaucoup de violence sur place, puisqu'il y avait eu quand même des préfectures incendiées, un niveau de violence ouvrière élevée. Il y avait l'espoir que le mouvement ouvrier redevienne ce qu'il avait été à une certaine époque de son histoire. Ca n'a pas eu lieu mais la manifestation du 23 mars 1979 portait tout ça. Il fallait faire aussi avec le Service d'Ordre de la CGT, c'était pas rigolo…

Et le Service d'Ordre de la LCR ?

Là c'était la CGT : ils sont beaucoup plus effrayants que le Service d'Ordre de la LCR quand même ! Je me souviens qu'à cette manifestation à un moment on a couru vers les flics parce que j'avais moins peur d'eux que du Service d'Ordre de la CGT !

D'après vous, les affrontements du 23 mars 1979 sont-ils dûs uniquement aux autonomes ou aussi aux sidérurgistes ?

Non, c'était vraiment que les autonomes au sens large : les autonomes et des gens qui étaient vaguement dans la mouvance autonome : c'est la jeunesse parisienne…

Et les ouvriers ?

Moi j'en ai pas vu. On était les habituels violents des manifestations. Ils étaient trop encadrés de toute façon : il n'y a pas eu de débordements. Soit des gens sur place ont été arrêtés, on les a empêché de venir… Je ne sais pas : il y a très bien pu y avoir des arrestations d'ouvriers sur place les jours précédents pour les empêcher de venir à Paris… C'est bien possible…

Pourtant, un lycéen que j'ai interviewé est persuadé que les ouvriers étaient beaucoup plus violents que les autonomes…

Non, ce n'est pas vrai. Je pense que les ouvriers ont été très encadrés, que ça ne leur était pas possible, et que peut-être certains avaient été arrêtés par la police. De toute manière, il y avait eu des arrestations localement puisqu'il y a eu des phénomènes violents. Ils avaient procédé probablement à des arrestations sur place de militants ouvriers. Donc ils n'étaient pas à la manifestation du 23 mars. Moi il me semble que les ouvriers n'étaient pas violents.

Ceux qui ont participé aux luttes à Chooz et Vireux dans les années 80 m'ont dit qu'ils avaient été très impressionnés par la violence des ouvriers…

Ah oui, il y avait un degré de violence énorme, ça c'est vrai, mais c'était local, ça a toujours été local. Là, il faut voir qu'ils étaient sur un terrain qui n'étaient pas le leur, encadrés par ce Service d'Ordre dément, avec énormément de déploiement policier autour, ces jeunes qu'ils cernaient mal (on nous avait décrit comme étant des provocateurs), etc… Donc, ils ne devaient pas être aussi à l'aise…

Un autre lycéen m'a raconté que les autonomes avaient prévu de braquer tous les commerçants dans les rues adjacentes…

Il y a dû avoir des plans comme ça, c'est plausible, parce que c'était fait dans les manifestations de faire ça…

Y compris en utilisant des armes à feu ?

Peut-être pas tous les commerçants, ça devait être plus sélectif que ça, mais c'est possible qu'il y ait eu des projets de ce type-là. Moi, à cette époque, en 1979, j'avais vraiment pris mes distances par rapport au mouvement autonome, donc je ne sais pas ce qui se trâmait pour cette manifestation… Ce qu'il y a c'est que tout le monde l'attendait comme quelque chose d'extraordinaire, cette manifestation du 23 mars, on en attendait beaucoup…

Vous avez été déçue ?

Ah oui ! Bien sûr !

Vous en attendiez plus ?

Ah oui, on en attendait beaucoup !

Vous attendiez l'insurrection ?

Oui, en quelque sorte, oui ! On attendait justement de la part des ouvriers, cette violence qu'ils avaient déployé sur place, qu'ils la déploient à Paris ! On avait besoin de rêver… Donc, en fait, non seulement il n'en ai rien ressorti mais moi j'ai l'impression que c'est l'enterrement de l'après-68. Pour moi, 1979, ça marque vraiment la fin d'une période historique, la fin du gauchisme, la fin de l'Autonomie, la fin peut-être de l'espérance révolutionnaire… Moi, je l'ai vécu comme ça.

Pourtant, pour ceux qui sont encore lycéens en 1979, la fin de cette période date plutôt de 1981 : en 1980, il y a encore des émeutes à Jussieu…

Oui mais c'était pas des grosses choses : c'était des petites choses par rapport à tout ce qu'il y avait eu les années précédentes.

Pour eux, l'Autonomie continue après 1979…

Ce n'est pas du tout la même vision. Moi, j'avais 22 ans. Entre 17 et 22 ans, la différence est énorme : à 22 ans, on a